

RETOUR VERS CLIFF END

(deuxième partie)

Xavier HIRON



*Personnage en bleu et orange, acrylique sur carton coloré, 2002
fichier numérique retouché © Xavier Hiron, 2015*

Contes et Romans

Nous sommes en 1926. Alan est un violoncelliste renommé. De retour vers le Londres de ses débuts, à l'issue d'une tournée mondiale triomphale, Alan est assailli de troubles, de questionnements et d'un pressentiment. Qu'est-ce qui pourrait bien l'attendre, lui qui n'a rien de particulier à espérer de la vie que la lente continuation de sa carrière, à Cliff End, la charmante petite bourgade côtière de sa jeunesse ? Car un évènement tout à fait imprévu pourrait venir éclairer d'une façon décisive les fondements de sa vie d'artiste, et décider à son insu de son devenir...

SOMMAIRE

Retour vers Cliff End	61
Chapitre 13	61
Chapitre 14	65
Il explorait de par la ville	70
Chapitre 15	70
Chapitre 16	75
La nudité du musicien	79
Chapitre 17	79
Chapitre 18	84
Le foyer	88
Chapitre 19	89
Chapitre 20	93
Illumination au petit matin	97
Chapitre 21	98
Chapitre 22	102
Elle a dit à la nuit	106
Chapitre 23	107

Retour vers Cliff End

(un cas de sublimation)

Deuxième partie

Chapitre 13

Rebecca, toujours allongée parmi les herbes aériennes de la falaise, paraissait langoureusement au soleil, l'allure absente et pensive. En elle, elle tentait de revivre les mots entendus la veille : ces mots émanés du vieux professeur. Et avec eux, il lui semblait qu'elle entendait chuchoter, quelque part dans le lointain de l'espace, le sang figé de la terre. Ce sang qui est comme le battement souterrain du monde et des choses. Et le souffle des hommes, elle l'entendait aussi. Oui, elle l'entendait battre, ce souffle-ci, telle une respiration évanescence et diffuse, un bourdonnement de vent continu... Mais elle le percevait quand même, ce lent et rauque chuchotement, pulsant distinctement son battement à ses oreilles, presque oppressant.

« Parlez-moi de vos étudiants, avait-elle alors demandé.

- Qu'est-ce que vous voulez que je vous dise à leur sujet ? lui avait-il rétorqué un peu brutalement, comme s'il avait été froissé d'une telle question.

- Je ne sais pas..., s'était-elle enhardie, troublée malgré tout d'une réponse à l'inflexion plutôt sèche, mais dont elle reconnaissait pourtant le ton affable. Je ne sais pas : comment se passaient vos leçons ? s'était-elle reprise.

- Je ne crois pas que ce soit à moi de le dire. »

Contes et Romans

Et elle avait compris alors toute l'infinie pudeur qui animait le vieux professeur. Lui qui avait vu passer tant d'élèves brillants à ses côtés ; vu s'épanouir tant d'enfances appliquées qui cherchaient à se construire ; accueilli tant d'espérances qui brillaient subrepticement dans des yeux pourtant effarouchés. Et tant de déceptions, aussi, très certainement... Tant de souffrances au travail, de difficultés d'être ou à s'extérioriser. Tout cela, elle le pressentait en elle. Mais assurément, elle ne pouvait décemment pas lui demander d'en exposer le détail d'une manière aussi abrupte - mais cela, elle ne le réalisait que maintenant... -. Et pourtant, elle était toute tenaillée par ce besoin de connaître. Par cette envie de découvrir un peu de ce secret intime que sous-tendait la transmission, infiniment délicate au demeurant, du savoir, et à laquelle il s'était exercé durant tant d'années. De ce qui se jouait en ces temps-là, tandis qu'il professait son immense compréhension des choses à une meute de jeunes étudiants avides de culture, en mal d'une sagace érudition. Ou tout simplement empreints d'une respectueuse attention pour celui qui dispensait une telle connaissance de vie.

« Je veux dire – excusez-moi d'insister - : est-ce que la musique est facile à enseigner ? Est-ce que le sentiment de vivre la musique de l'intérieur est une chose qui s'apprend ? Ou tout au moins, ce sentiment se renforce-t-il au fil du temps ? Comment voyez-vous les choses, vous qui avez tant professé ?

- Qu'il se renforce, oui, certainement ! Mais par quel biais et suivant quel canal ? Même moi, au terme de tant d'années d'enseignement, je ne pourrais pas vous le dire avec exactitude. Ou vous l'exprimer avec précision. Vous savez que, chacun de nous étant différemment constitué, nous possédons tous nos propres voies pour parvenir à notre accomplissement intérieur. Et tout le rôle d'un professeur, son immense tâche ingrate et délicate, s'il en est une... ; je veux dire : sa seule capacité méritoire est de considérer qu'une unique voie particulière se doit de ne convenir qu'à un seul être exclusivement. Voire à une seule circonstance exactement. Et que c'est ceci que l'enseignement devra éprouver : que la personne qui se fabrique devant ses yeux puisse trouver elle-même le chemin qui fera d'elle ce qu'elle est appelée à devenir... Ou, autrement dit, percevoir à l'avance ce qu'elle se devra de construire à partir d'elle-même, pour le futur.

Contes et Romans

Puis, après un court instant de réflexion, le professeur sembla se reprendre :

- Mais je m'aperçois que ce genre de propos est bien abscons, au fond ; ou pourrait paraître un tant soit peu vaniteux, venant de ma part. Vous m'entraînez sur des terrains que je ne souhaiterais pas effleurer, en somme. Car cela est trop éloigné de mes préoccupations d'alors... En tout cas, telles que je les ressentais à l'époque. Non, cela ne se passe pas comme cela, en réalité, mademoiselle. »

Voulait-il lui cacher qu'une part non négligeable de son enseignement était basée sur des exercices répétés à outrance ? Sur des contraintes diverses, observées dans le seul but de parvenir à la reproduction du geste parfait ? Dans la seule perspective de parvenir à ce que l'on estimait être l'excellence ? Et, accessoirement, qu'elle avait été faite, aussi, de frustrations imposées et de brimades subies ? Il existe toujours, en toute chose, une face brillante et une facette noire de la réalité, et Rebecca le mesurait bien. Mais ce n'était pas exactement cela qu'elle désirait percer à jour, à présent, en abordant le sujet. Car au-delà de l'exercice quotidien laborieusement répété, ce qu'elle concevait très clairement ; au-delà de cette soumission entretenue de l'élève aux volontés du maître, elle savait aussi toute la profonde tendresse qui animait, d'ordinaire, ceux qui ont choisi de se confronter à la dure réalité de l'enseignement. Et qu'au-delà de ce passage obligé qu'est l'apprentissage *stricto sensu* de son instrument, lequel s'apparente, pour certains, à une mise en carcan de l'individu, c'est une authentique connivence, une complicité sans faille, une confiance totale et réciproque qui sont, dans ce cadre, espérées. Et ce qu'elle se demandait alors, elle, l'insignifiante Rebecca, bien calée dans les herbes mouvantes et l'air un tantinet songeur, c'était comment apparaissait, quelquefois, le merveilleux enchantement des qualités ultimes ? Comment se pouvaient-elles trouver, de temps à autre, parmi tant d'êtres en attente d'une révélation ? Ou comment pouvait-on en favoriser tout au moins l'éclosion ? Quels pouvaient être les ingrédients qui faisaient que, parfois, une alchimie opérait ? Et comment, en fin de compte, le vieux professeur avait-il su guider, le moment venu, ces tentatives de vivre et de se fortifier par la musique ? Vers quel chemin obscur, et pour quelles réussites personnelles, avait-il su les accomplir ?

Mais la question était, sans aucun doute, trop complexe, tout autant qu'infiniment intime, et cela Rebecca le mesurait tout à fait, à présent.

Contes et Romans

Ce fut alors que le vieux professeur ajouta qu'il ne trouvait pas que cela revêtait une telle importance, en fin de compte. Ce qui était le plus crucial, à ses yeux, c'était en revanche le fait que chacun puisse trouver lui-même son propre ancrage dans le réel de sa vie. Par exemple, Rebecca ne rêvait-elle pas d'acquérir des facilités avec le dessin ? Elle lui avait avoué la chose pas plus tard que la veille... Mais était-ce réellement le dessin qu'elle rêvait de posséder ? Ou, d'une manière plus générale, n'était-ce pas le fond d'elle-même – c'est-à-dire : le fond de sa propre pensée et de ses sentiments - qu'elle cherchait à formuler à travers lui ? Qu'elle cherchait ainsi à se révéler à soi-même, à travers l'outil que constituait le dessin ? C'était plutôt ce genre de questions – et, dans son for intérieur, il en était persuadé, elle le savait parfaitement – qui était en jeu dans la logique de l'apprentissage. Rompre la digue qui vous empêche de vous accomplir véritablement : certes, il pouvait y avoir aidé, quelquefois. Sa sagacité pouvait avoir contribué à atteindre tel ou tel objectif, ponctuellement. Mais c'était toujours de l'intérieur des êtres que, finalement, l'élan initial se déliait. Cette volonté première d'un courant libérateur est primordiale, dans tous les cas. Quelques mots choisis, prononcés par lui, pouvaient être tombés à pic, un jour ou l'autre, comme par inadvertance : mais cela avait été un pur hasard, assurément, car nul professeur n'aurait su contrôler totalement les tenants et les aboutissants de l'âme humaine. Ce n'était rien qu'une aubaine, au sens propre du terme, si ses paroles avaient touché au but au bon moment. Et fussent-elles arrivées à bon escient ? C'était toujours par l'unique volonté de l'élève si celui-ci s'était réellement persuadé de leur justesse et que, grâce à elles peut-être, il s'était laissé submerger du bienfait et de la sagesse qu'elles portaient potentiellement en elles.

Oui, c'était plutôt comme cela qu'il voyait les choses. Comme cela qu'il ressentait le mieux - quoique confusément malgré tout, il devait bien l'admettre - ce qu'en tant que professeur il avait su apporter autour de lui. Bien plus que la connaissance du maniement de l'archet. Ou que la révélation de la justesse de telle ou telle partition. Ou encore, plus que la sécurité que procurait l'encadrement de ses leçons, là où - il l'avait ressenti en maintes occasions - le milieu familial avait fait défaut, laissant s'étaler comme une plaie béante cette absence de l'affection ; ou pire encore, une carence d'amour filial. Tout cela était des domaines tabous dans lesquels, même avec la meilleure bonne volonté du monde, on ne pouvait pénétrer. Certes, nul ne pouvait y accéder : car c'était un ordre strictement privé qui y

Contes et Romans

régnait, et il appartenait à chacun de se doter des moyens qui lui conviendraient *en propre* – il insista sur ces mots - pour le domestiquer. Voilà comment il concevait le poids de son expérience, s'il lui était donné de l'exprimer, en vérité.

Rebecca était, tout à coup, comme effarée de ces révélations. Non pas qu'elle n'en comprît ni la portée ni n'en appréciait d'emblée la justesse ou la valeur. Non. Mais c'était plutôt la formidable spontanéité avec laquelle le vieux professeur, au bout du compte, et après tant de réticence et de pudeur enfouie, tant de réserve dont il avait toujours fait preuve, s'était soudainement confié à elle qui la sidérait. Comme si elle ne l'avait pas cru capable de débiter un pareil flot de paroles ni de concepts à ce point personnels, et dont elle n'aurait jamais soupçonné, même venant de sa part, qu'ils porteraient une telle profondeur et une telle sincérité. C'était comme si le vieux professeur avait attendu tout ce long temps de sa vie avant d'accepter, en fin de compte, de venir confier ce lourd secret, et à elle qui plus était ! Elle, cet auditoire inespéré, entouré de la mer et d'un soleil rayonnant, au droit d'une falaise vertigineuse... Tout - le moment et le lieu, le tombant démesuré, la platitude de la mer - s'était donc trouvé inopinément réuni pour que cette parole advienne au monde : simple, pure et tranchante à la fois. Et Rebecca en ressentait une sorte de tournis qui la cernait de près, comme un étourdissement venant du fond du paysage.

Mais le vieux professeur, à ses côtés, lui avait souri tendrement, comme à son habitude. Il s'était baissé et avait pris dans ses deux mains calleuses, vieilles et ridées, son violoncelle. Et entre elle et lui, l'affaire était entendue : elle savait qu'il n'y reviendrait plus.

Chapitre 14

La sonnette se mit à tinter de son timbre léger. Sur le palier, l'attente se faisait tendue et comme insensée. Il était là, à sonner à cette porte, dans un silence feutré, une valise à la main. À guetter intensément le moindre bruit étouffé qui se réveillerait derrière le bois vernis de l'hubriserie et l'odeur de propre qui montait de l'escalier. Une vague agitation discrète se fit jour, enfin, au-delà de la porte. Un bruit de cliquetis ; puis vint celui

Contes et Romans

plus sec d'une serrure qui se libérait... L'entrebâillement hésitant, suivi d'un vague instant d'incertitude, comme suspendu dans le temps.

« Alan, que fais-tu là ? s'esclaffa la voix, tandis que la porte s'ouvrait en grand sur le visiteur inattendu. Tu n'aurais pas pu prévenir, non ? J'espérais de tes nouvelles avec tellement d'impatience ! Nous avons un concert à préparer, il me semble... Enfin, l'important est que tu sois là. Entre, voyons. »

Alan entra dans le vieil appartement qui sentait bon la cire. Il était saisi par sa touffeur et sa pénombre rassurante, qu'il reconnut sur le champ. Secrètement, il s'imaginait être enfin revenu chez lui. Il appréciait cette tiédeur du logement qui l'enveloppait. Aux murs, les cadres et les gravures semblaient pendre à leurs places précises d'avant son départ, comme pour lui prouver que le temps n'avait rien dérangé de son charmant souvenir.

L'appartement paraissait mieux rangé qu'à son ordinaire. Un gros classeur à volet rabattable, sur le devant, semblait avoir été installé, il y avait peu, dans un angle sombre du couloir. Alan s'arrêta pour l'observer.

« Et oui, concéda immédiatement son impresario, les affaires se multiplient, ces temps-ci ; j'ai été obligé d'investir dans un meuble de rangement. Tu seras étonné de connaître les vertus du classement, tu sais. D'ailleurs, comme je m'attendais quand même à ta visite, j'ai libéré le petit cabinet de travail à ton intention : tu vas pouvoir t'y installer comme à ton habitude. »

Alan le remercia chaleureusement et le complimenta pour la tenue impeccable de son habitation. Il était heureux de se retrouver dans cet environnement cossu et familier, quoique d'allure un peu amidonnée. Le bureau où John, son impresario, travaillait d'ordinaire était encombré de quelques pièces de papier diverses, et il était évident qu'Alan l'avait dérangé au milieu de la rédaction d'une longue lettre manuscrite, sur laquelle reposait son stylo à plume argenté.

« Ah ça oui, tu seras étonné de voir comme les choses changent, ici, et à quelle vitesse, qui plus est ! Mais toi, d'abord : tout s'est-il bien passé depuis New York ? La dernière fois que j'ai eu de tes nouvelles, tu me disais être ravi de tes cours donnés à la Philhamornic School de

Contes et Romans

Philadelphie. Mais au sujet de tes interprétations, tu étais plus discret, n'est-ce pas ? »

S'ensuivirent quelques échanges courtois sur leurs activités respectives. Mais Alan, pour sa part, resta modéré dans ses propos, et comme sur la défensive. Il n'avait pas envie de céder tout à trac sur les motivations de ses derniers choix en matière d'évolution musicale. Il restait circonspect et demandait pour lui-même, autant que pour son ami, un peu de temps, afin de se réhabituer à l'ambiance du logement, au quartier de Soho, à la ville toute entière, et même à la personnalité pourtant accommodante de son interlocuteur. Il voulait être sûr de pouvoir faire le clair dans son esprit, afin d'aborder avec une totale sérénité la prochaine échéance qui l'attendait. Mais bien évidemment, malgré toute la complicité qui le liait à son ami l'impresario, il ne pouvait ni ne voulait lui dévoiler tout cela d'un seul tenant. Il prétextait qu'il devait ressortir chercher à la gare ses dernières affaires et s'occuper de faire rapatrier son instrument jusqu'à l'appartement. Tâche qui était on ne peut plus naturelle, somme toute. Et John lui-même, son logeur et ami de longue date, devait certainement avoir des choses à terminer, de son côté. Leur conversation reprendrait donc aux alentours du dîner.

Au dîner, qu'ils prirent ensemble dans le petit salon de John, Alan surprit son hôte en lui annonçant tout de go qu'il comptait reprendre à son compte, pour la deuxième partie de son prochain concert, diverses pièces et arrangements tirés de l'œuvre de Tchaïkovski. Notamment le 2^e mouvement du Quatuor à cordes n° 1, qu'il ferait suivre de ces pièces délicates de Pezzo Capriccioso. Il demandait donc à John de réunir pour lui la petite équipe de musiciens et d'interprètes qui serait capable de l'accompagner et de le servir au mieux dans cette entreprise. Il s'ensuivit, bien évidemment, une âpre discussion sur les tenants et aboutissants des motivations d'Alan, car ce dernier ne devait pas mésestimer le parfum encore quelque peu scandaleux de ce compositeur, par ailleurs magistral, surtout pour la société puritaine de Londres. On était même allé jusqu'à prétendre que la disparition précoce de ce Tchaïkovski était de nature douteuse, reflet indéniable des mœurs, qu'on ne pouvait qu'appeler dissolues, d'un homme paradoxalement hautement raffiné. Mais quelles admirables compositions, avait rétorqué Alan ! Et puis, il fallait bien qu'il cherchât là où elles se trouvaient les partitions qui étaient à la mesure de son talent. Il voulait dire en cela, sans prétention excessive de sa part ni fierté

Contes et Romans

exagérée, qu'il pensait avoir découvert dans ces morceaux de quoi revivifier sa manière originale de jouer, tout en apportant la touche de modernité qui manquait, lui semblait-il, à une œuvre qui avait si abondamment puisé dans la tradition populaire russe, mais pour mieux s'en détacher et la sublimer. Et enfin, un brin de romantisme n'était pas pour lui déplaire, à lui, en cette occasion de retrouvailles.

Fort de ces considérations, le souper toucha rapidement à sa fin. John lui offrit un cigare, puis une liqueur : en l'occurrence, un cognac de plus de vingt ans d'âge qu'il cachait, affirmait-il, à l'abri des convoitises mal appropriées, dans un coffre de son bureau. Trouver les musiciens, cela ne poserait pas de problème, pour John. Mais c'était la soudaineté de la demande qui le mettait dans l'embarras : ne manqueraient-ils pas de temps, eux, tous autant qu'ils étaient, pour se familiariser avec les partitions (il serait d'ailleurs difficile de se les procurer, vu que les œuvres en question étaient encore peu connues en dehors de Russie ; mais Alan s'empressa de le rassurer en répondant aussitôt qu'il les avait toutes acquises lors de son passage éclair – et organisé dans des conditions épiques et presque clandestines - dans l'ancienne Saint-Petersbourg) ? Mais quand bien même, il leur faudrait se ménager le temps pour répéter ensemble, selon l'esprit et la manière nouvelle qu'Alan disait vouloir imprimer à cette interprétation ? Alan ne trouva pas que l'enjeu était si problématique que cela. Plusieurs musiciens, se récria-t-il, le fréquentaient de longue date, ayant été élèves en même temps que lui au conservatoire. Ils connaissaient parfaitement sa manière d'appréhender la musique. Si John pouvait retenir telle et telle personnes, cela ne poserait aucune difficulté.

Il y avait autre chose, cependant, dont John souhaitait l'entretenir. Il faudrait, se hasarda-t-il, étant donné qu'il était parvenu à sa maturité de soliste, qu'il songeât à enregistrer sur disque la partie la plus aboutie de son œuvre d'interprétation. C'est-à-dire, celle qui trouvait le plus de crédit à ses yeux ; celle qu'il savait lui correspondre le mieux. L'industrie du phonographe se développait considérablement de nos jours, et John pensait qu'il y avait un public tout acquis à la cause d'Alan ; tout particulièrement ici, à Londres. L'idée de John était que, peut-être, son ami se laisserait un jour de ces tournées harassantes qu'il devait assurer en continu, faites de concerts à répétition et pour lesquels il devait tout le temps être sur la brèche. Ne serait-il pas tenté de faire une pause, désormais, et d'envisager de voir s'élaborer un échantillonnage de ses interprétations plus calmement ? Alan,

Contes et Romans

curieux d'une telle proposition, s'enquit auprès de son hôte de l'éclaircissement de quelques points de détails techniques qu'il ne maîtrisait pas. Car il était un peu soucieux, malgré tout, de savoir s'il pourrait être à la hauteur de ce nouvel enjeu. Mais il admit que l'expérience, à n'en point douter, mériterait d'être tentée.

Enfin, la nuit était venue. Allongé sur le divan qui lui servirait de couchette, Alan songeait à la journée qui venait de s'écouler. Dans l'ensemble, elle avait été conforme à ce qu'il avait attendu d'elle. Il entendait son hôte qui, dans la pièce voisine, déplaçait quelques affaires avant, très certainement, de se préparer, lui aussi, à aller se coucher. Pour sa part, il terminait de siroter à petites gorgées son cognac millésimé, fort savoureux d'ailleurs, en tirant de temps à autre une chiche bouffée de son fin cigare. Ce n'était pas le genre de plaisirs qu'il s'accordait d'ordinaire, mais les circonstances particulières de ses retrouvailles avec John justifiaient bien qu'il fit une entorse à ses habitudes. Il se laissait aller à goûter cette chère volupté, quoique légèrement incommodé par la fumée âcre, qu'il avalait avec parcimonie, de son cigare. La pénombre était tombée sur la ville entière et Alan sentait que, sous cette protection affectueuse des silhouettes agglutinées des immeubles voisins, il pourrait se retrouver peu à peu en cohérence avec lui-même.

*

*

*

Il explorait de par la ville
Toutes les aspirations serviles.
Les cafés où les hommes s'agglutinent
Dans les vieilles ruelles, sous les glycines
Malsaines des faubourgs.

Il aspirait à découvrir
Parmi les herbes et les rires
Ce point d'expansion maximale
De la foule grouillant sous les auvents
Du grand déferlement des marchés clairs.

Contes et Romans

Il humait l'air glacé
Qui pique les narines.
Car il savait qu'un mot
Appelle les autres mots.

Puis, le soir
Avant que d'éteindre sa lampe
Avec la flamme de son encre
Il fouillait dans le ventre
De cette ville immense.

Il explorait de par la ville

*

*

*

Chapitre 15

Rebecca regardait le fond de la cour de son œil scrutateur. Elle regardait le sable miroiter légèrement au fil du temps qui passait au-dessus d'elle. Au fil de ces nuages qui se dévidaient lentement sur la toile mordorée du soleil éblouissant de cette belle journée d'été. Elle inspectait la cour dans ses moindres nuances, dévisageant chaque détail imperceptible, un pinceau à la main. Le manche levé, comme dans l'attente d'une pulsion salvatrice... Allait-elle trouver enfin la force ou le courage de lancer sur le papier son premier trait de couleur ? Aurait-elle soin, alors, d'appliquer le ton juste : celui qui assurément conviendrait à la scène qu'elle tentait de reproduire ? De mouiller correctement le papier pour obtenir l'effet de profondeur qu'elle désirait ? Secrètement, elle bouillait d'appréhension, avant d'entamer le geste fatal : car elle n'aurait jamais cru que cela fût si difficile de se lancer ainsi, à l'assaut d'une page blanche !

Contes et Romans

Car comment retranscrire au mieux la scène qu'elle voyait s'étaler devant ses yeux ? Sa chaleureuse existence vibrait sous le soleil capricieux. Tout comme vibrait le sable de la cour sur lequel, depuis toute petite, elle avait pris l'habitude de jouer paisiblement ou de s'étendre paresseusement ; puis, dès son adolescence, de travailler durement aux travaux de la ferme... Ce sable lui livrerait-il ses secrets, afin de lui faciliter ce grand plongeon qu'elle escomptait pouvoir réaliser, un jour prochain, peut-être, et qui lui offrirait la possibilité de se concrétiser elle-même par la couleur ? Mais le lavis de son aquarelle, qui était censé représenter le substrat sablonneux de la cour, barrait maintenant la page de sa masse lumineuse et un peu détrempée. Pourrait-elle en rectifier la valeur ? Pourquoi lui semblaient-elles soudain si insaisissables, toutes ces nuances de brun qui voltigeaient en tous sens, devant ses yeux ? Était-ce la rectitude même du dessin, ou bien la justesse de son trait, qui se dérobaient ? Que tout cela était donc délicat à contenir ! Et si ardu à dominer !

La vie à la ferme n'avait pas toujours été rose, pour Rebecca. Depuis toute petite, en effet, pauvre enfant d'une campagne exsangue et laborieuse, combien de fois s'était-elle échinée à nettoyer la cour, lorsque celle-ci était souillée de crottin ? À laver les communs de la ferme, une fois que les légumes des champs avaient été engrangés ? À panser les bêtes, après qu'elles se furent écorché le bas-ventre à quelques fils de fer barbelés, ou enflammé les pis ? Ou encore, à récupérer les carreaux toujours embués de la cuisine ? À rentrer le bétail à la fin de la soirée, une fois la classe terminée ? À vider les canards après les avoir saignés au cou, ou dépecer les lapins qu'elle avait dû extirper du clapier ? Ou à vider les poissons lorsque, rentré trop tard de la pêche, son père devait s'empresse d'aller à l'étable traire les bêtes qui meuglaient déjà, ou, pire encore, faire vêler une vache. Cette vie avait été une dure épreuve, des années durant ! Comme ce fut le cas pour sa mère avant elle : car son père, peu de temps après leur mariage, avait repris à son compte la vieille ferme de ses grands-parents maternels.

C'était donc un environnement connu d'elle de tout temps qu'elle embrassait maintenant du regard. Un voisinage familial qu'elle avait maîtrisé au jour le jour, tout au long de sa vie. Elle le connaissait par cœur, sur le bout des doigts, aurait-elle pu dire ; ou jusque dans ses moindres recoins. Elle pouvait donc prétendre qu'elle le vivait de l'intérieur : vibrant avec lui, depuis les premières inclinaisons frileuses de la lumière du matin

Contes et Romans

jusqu'aux dernières vibrations de la chaleur du soir. Cette cour était comme une âme de vieille connivence qui lui apportait à chaque instant sa compagnie de toujours. Une essence qu'elle avait su dompter dans ce brouillard de son enfance, il y avait longtemps déjà, et dont elle se serait enfin revêtue, du fond de son jeune âge. Comment osait-elle lui résister, à présent, cette âme sœur de son existence, ce double d'elle-même ? Quels secrets gardait-elle enfouis au creux de sa matière même, pour ne pas daigner se soumettre à la douce volonté de son pinceau ?

Tout cela n'était que vaines divagations, dérisoires élucubrations, que pensées de pacotille, ou de factieux enfantillages, se disait Rebecca pour elle-même. Mais ces pensées, à peine esquissées, l'emplissaient sur le champ de tristesse. Les choses, tout autour d'elle - elle le voyait bien, maintenant qu'elle tentait de les transcrire sur le papier -, n'étaient pas toujours aussi tangibles qu'escompté. Les choses, parfois, se dérobaient à une partie de son entendement, alors même que Rebecca paraissait totalement prisonnière d'une partie seconde de cette douloureuse attraction : leur pesante corporalité. Où se situait donc le mystère ? Et comment s'opérait, pour les artistes accomplis, ce miracle de la sublimation des choses, dans la vivacité d'une toile, le modelé d'une sculpture ou la mélancolie d'une symphonie ? Toutes ces sortes de considérations semblaient fuir l'esprit inexpérimenté de Rebecca ; la fuir si désespérément...

Ce qui chagrinait Rebecca au plus haut point, c'était le manque que cela laissait en elle. Cet inaccomplissement de ses désirs de beauté, de chaleur, et cette absence de concrétisation de soi, dans une harmonie qu'elle appelait de ses vœux. Elle en souffrait un peu. Mais elle reprenait courage à chaque fois qu'elle entamait une nouvelle tentative, ou se pliait aux exigences d'un nouvel essai. Devait-elle se faire aider ? Elle avait pourtant suivi des cours de dessin, en son temps, incluant le dur apprentissage du maniement de la couleur, à l'époque où elle était au collège. Des cours du soir avaient même été chèrement acquis, pour quelques mois seulement, auprès de ses parents, sa présence manquant toujours cruellement, la nuit venue, lorsque la ferme devait expédier les dernières activités de la journée. Mais quel plaisir n'avait-elle pas éprouvé, alors, perdue entre les mines grasses de plomb, les papiers au grammage épais - papiers dont elle caressait les grains à peine perceptibles sous la pulpe souple de ses doigts -, entourée de ces teintes pastelles tranquillement alignées au fond de leurs

Contes et Romans

boîtes de carton et environnée de couleurs aux poudres aériennes, lesquelles gisaient dans le fond plat de leurs récipients de verre... Tout un univers de sensations qu'elle avait tant chéri !

Ou était-ce le sujet lui-même qui était trop complexe pour elle ? Trop élaboré pour ses modestes talents de débutante ? Pourtant, aucune vivacité n'était à reproduire ici. Aucune forme distordue, ni par trop fouillée : elle n'avait placé là, dans le cadre étroit de sa page blanche, ni taillis au feuillage ébouriffé, ni glycine qui divaguait au vent, ni vigne vierge entrelacée. Elle avait même évacué la forme ronde du cochon grattant le sol de son groin, l'oie hostile se récriant de rage, le cou déformé par la colère, ainsi que la silhouette du canard s'ébrouant vivement les ailes écartées au soleil. Elle n'avait finalement retenu que la masse paisible d'un vieux cheval qui occupait le centre de l'espace, sa croupe impérieusement galbée, sa queue pendant droit vers le sol et son col dressé vers le lointain, telle une statue équestre fière et fringante. Et elle contemplait cette scène imaginaire du fond de sa pièce obscure, recluse qu'elle était dans cette moiteur de son air renfermé, à l'abri des ardeurs du soleil. Depuis le salon pavé de tomettes de brique rouge, ce sol légèrement chancelant où trônait, devant cet encadrement tranchant de la fenêtre, la table minuscule de chêne où elle avait pris place... La grosse horloge à caisson de bois noir tictaquait, depuis son ventre sonore, accompagnée du lent balancement régulier qui semblait s'écouler hors d'elle.

Mais dans cet univers chaleureux, elle savait retrouver le confort de sa tranquillité. Cette douce sécurité du foyer familial la rassérénait toujours, aux moments où elle ressentait le plus les épreuves que lui dictait son indécision. C'était quelque chose de fort et d'indémêlable à la fois qui émanait de ces lieux, en sa direction, l'apaisant d'une manière indéfectible, et ce bien malgré la simplicité des volumes de la pièce et son apparent dénuement. Car cela avait été son univers de toujours ; et il l'avait toujours mise à l'abri des incertitudes de l'inconnu. Quelque chose qui la rassurait contre cette grande ambiguïté que façonnait, tout autour d'elle, cette épaisseur sourde du monde extérieur : toute cette inextricable ambivalence qui régnait au-dehors !

Maintenant, le poulailler de bois, à l'arrière de la petite propriété familiale, était vide et délabré. Ses vieux parents, perclus de douleurs et de rhumatismes, se claquemuraient dans les pièces basses et malcommodes du

Contes et Romans

corps de logis. Parfois, la silhouette arquée de son père apparaissait sur le seuil de la porte cochère, puis retraversait la cour d'un pas lent, le dos fléchi. Sa mère accrochait encore, quoique de plus en plus difficilement pourtant, quelques géraniums aux croisures des fenêtres. Elle taillait les massifs d'hortensias en bouquets et portait leurs grosses fleurs mauves à la cuisine, les faisant glisser laborieusement dans un vase morne et triste. La vie semblait s'éteindre peu à peu de cette maisonnée, et la présence de Rebecca ne venait guère déranger cette torpeur qui s'installait petit à petit entre les murs sombres de la ferme. Malgré cela, dont l'avancée était inéluctable, il régnait toujours en ces lieux un infini respect d'autrui. Une tacite compréhension des êtres et des choses habitait cet espace, et c'était cela qui ravissait le plus l'esprit de Rebecca, car elle n'aurait souhaité en aucune manière déstabiliser l'ordre établi de la vie qui régnait ici.

De son point d'observation discret, elle voyait le large pignon de la grange s'élever à main droite, avec son toit épais de chaume brut, telle une montagne de certitude. Elle entrevoyait aussi le bosquet d'arbres, à l'angle ombreux de la cour, se développant telle une forêt enchantée de son enfance, malgré le lierre menaçant qui avait envahi les troncs de lilas roses et vieux. Le massif de noisetiers, dans le prolongement des bâtiments, fermait cet horizon tenace où elle allait, étant enfant, s'imaginer des cachettes anciennes. Elle voyait tout cela, ainsi que la cabane merveilleuse qui l'avait accueillie chaleureusement, lorsqu'elle avait grandi en ce domaine enchanté, et qui la protégeait toujours aujourd'hui. Car oui, ce patrimoine ancien de son enfance était son chez soi à elle : comme la reproduction en miniature de l'univers sécurisant de la ferme de ses parents. Et il importait peu, en somme, à l'esprit exalté de cette Rebecca, que cela lui prît autant de temps et d'efforts pour se familiariser avec un outil aussi subtil que la lumière, tandis qu'il s'agissait d'en capter l'infinie délicatesse, dans le but de l'emprisonner sur la page blanchâtre de son aquarelle. Au fond d'elle-même, il lui importait plus qu'elle puisse à jamais rester douillettement entourée, elle, si petite fille fragile, de cette demi pénombre douceuse de la ferme, pénombre par laquelle se reflétait pour toujours – elle se prenait à l'espérer ainsi – toute cette atmosphère bienveillante qui s'appesantissait sur sa vie.

Contes et Romans

Chapitre 16

Comme à l'accoutumée, le concert d'Alan fut un franc succès.

Cela avait commencé tout doucement, comme à pas feutrés. Puis s'était développé dans une ambiance ouatée qui s'activait en sourdine à travers le grand hall encombré du bâtiment, les salons fastueux destinés aux personnages officiels et les loges réservées à l'année. Le tout s'était rempli subrepticement d'une foule aux allures bienséantes, aux toilettes empourprées et à la démarche courtoise, bien que passablement sophistiquée. On avait vu s'amasser là, très progressivement, dans tous les recoins du théâtre, les longues robes mollement flottantes autour du corps des femmes, leurs frous-frous de dentelles et leurs satins de soie blanche, que flanquaient à main droite d'interminables redingotes guindées, impeccablement neuves et propres sous les flamboyants lumignons du Royal Albert Hall. Cela lui rappelait vaguement les jours de fête de son enfance... Car toute la haute société londonienne se trouvait réunie dans cet édifice apprêté, et l'on y avait même annoncé la présence de quelques membres de la famille royale.

Bien sûr, Alan ne se montrait jamais au grand jour, durant les longues heures qui précédaient un concert. Il ne fréquentait ni les balcons fleuris ni les couloirs enrubannés, ni les escaliers somptueux qui étaient les véritables antichambres de toute musique de convenance. Mais il pouvait quand même mesurer la progression de cette agitation fiévreuse, quoique très distinguée, qui emplissait peu à peu les coulisses d'une telle prestation. Il le pouvait, par les bruits tout d'abord, qui venaient s'accumuler comme un noble brouhaha, envahissant l'ensemble des espaces du vaste édifice, y compris les loges dédiées aux artistes eux-mêmes. Par les battements de portes incessants que générait cette agitation, qui ne faisait qu'augmenter en fréquence au fur et à mesure que le temps s'écoulait et que se rapprochait l'échéance. Dans ces entrebâillements furtifs, Alan percevait quelque chose de l'excitation confuse entretenue par ces vagues silhouettes qui allaient et venaient dans les coursives, sans autre but qu'avancer - comme le feraient des abeilles amassées dans le ventre obscur d'une ruche - vers les sièges qui leurs étaient assignés, mais que, dans leur cheminement obtus, chacune feignait de ne point retrouver.

Contes et Romans

Tout cela, se disait Alan, était on ne peut plus conformiste, et il se félicitait que sa place ne fût pas de l'autre côté du miroir. Il se trouvait étonnement posé et serein, reclus qu'il était dans le repaire de sa loge princière, là où les instruments, un à un, commençaient à sortir de leurs riches écrins. Les cordes se froissaient délicatement contre les fils de crin que l'on tendait, comme pour leur donner plus de densité et de profondeur. De ces sons secs et discordants, abrupts ou saccadés, cet ensemble de cordes ferait naître, tout à l'heure, une harmonie si pure, un syncrétisme si parfait, des envolées lyriques si puissantes que le public, pour l'instant calme et attentionné, ne pourrait s'empêcher de faire résonner l'édifice dans son entier de leurs applaudissements véhéments et de leurs vivats à tout rompre.

En ces moments de repli sur soi qui devaient invariablement préparer chaque nouvelle prestation, de concentration intense qui précédaient la tempête des jubilations, Alan ne pouvait réprimer que lui reviennent en mémoire les images anciennes des premières exécutions qu'il avait faites ici même, à Londres. Il n'était encore qu'un tout jeune adolescent, et ce fut dans le contexte de cette prestigieuse Académie royale de musique que s'organisèrent ces premiers événements. De tout temps, malgré les angoisses préalables qui l'étreignaient, il s'y sentit à l'aise. Ce qu'il adorait, c'était, dès le début de chaque production, s'imprégner de cette atmosphère particulière des vibrations ; de cette symbiose harmonique qui se dégageait des instruments jouant à l'unisson, et il s'imaginait tout à coup qu'un corps mouvant, véritable être vivant façonné de chair et d'os, se créait devant lui, sous cette impulsion inexplicable qui surgissait des notes, prenant corps et forme pour envahir l'espace et venir le posséder de sa formidable surpuissance. Et Alan, quant à lui, était peu à peu devenu le démiurge de cette naissance magique, à chaque fois répétée ; il en était le grand ordonnateur, le façonneur de mémoire. Comme il se souvenait de tout cela avec délectation, accompagné d'un plaisir immense ... !

Le concert était maintenant terminé. Alan descendait précautionneusement le grand escalier central du Royal Albert Hall. Une foule bigarrée se pressait au-devant de lui. On venait lui serrer la main, on l'encensait à haute voix, on l'adulait presque sans retenue. Alan prenait toutes ces marques de sympathie exprimées à son encontre avec circonspection. Mais il se faisait toujours un devoir de permettre cette rencontre avec son public, ne serait-ce que furtivement. Il descendait ainsi l'escalier monumental lorsque, soudain, la personne qui se présenta à ses

Contes et Romans

yeux, légèrement de côté et la mine un peu embarrassée, le geste manifestement confus, le fit tressaillir. Dans ce costume visiblement neuf et à la tenue plus que correcte, irréprochable même, il reconnut son père. La silhouette un peu voûtée, le crâne dégarni, le sourire blafard et sans aucune assurance : oui, c'était bien son père qui se tenait là, un peu à l'écart de la cohue de ces admirateurs, sans oser s'approcher de lui, hésitant à lui tendre une main frêle et tremblante.

Être présent ici, au Royal Albert Hall, et dans ces conditions, qui plus était, cela avait dû coûter de réels efforts au père d'Alan. Celui-ci, en effet, n'était qu'un modeste agent de change dans un établissement bancaire de Londres. Veuf très tôt, il avait, dans un premier temps, donné toute son attention et son énergie à la réalisation des désirs de musicien de son fils, acceptant de venir s'installer dans la capitale, sur les conseils insistants du professeur de musique de son enfant. Tandis qu'Alan suivait les cours à l'Académie et se mesurait à la réalisation de ses premiers concerts, il avait accepté de prendre cette place de modeste guichetier dans une banque de la rive droite de la métropole, afin de pouvoir subvenir à ses besoins personnels. Car en effet, c'était le professeur de musique lui-même qui avait insisté pour prendre à sa charge les coûts liés à l'apprentissage d'Alan, allouant à son père une sorte de bourse pour assurer les dépenses dues aux frais de pension et de scolarité du jeune prodige. Il s'était même proposé d'acquitter le coût de leurs voyages réguliers vers Cliff End ; et, à l'une de ces occasions, il avait offert à Allan son premier instrument de concert.

Comment Alan n'avait-il pas pensé un seul instant à lui faire parvenir ne serait-ce qu'un billet d'invitation pour le concert ? En fait, pris par l'effort de concentration et l'excitation intellectuelle que lui avait imposé la préparation de ce concert, il n'était pas même venu à l'esprit d'Alan que son père eût désiré se présenter à lui, comme n'importe quel autre auditeur anonyme, souhaitant secrètement pouvoir le saluer. Alan s'avança d'un pas pour se rapprocher de lui, pour que son père sût qu'il l'avait bien identifié, en lui tendant franchement la main.

« Je suis venu pour t'écouter », lui dit simplement son père, comme s'il voulait s'excuser par avance si sa présence le gênait.

Il était vrai qu'Alan n'avait eu que des rapports distants avec son père, durant ses années de tournées. Il lui avait bien écrit de temps à autre,

Contes et Romans

pour lui donner de ses nouvelles, lorsque ses escales dans telle ou telle ville se prolongeaient un peu et lui permettait de se délasser l'esprit. Mais le plus souvent, c'était des lettres courtes, peu expansives et contenant des mots abrupts, voire étriqués. Alan avait conscience que quelque chose d'emprunté subsistait en lui, ainsi que dans cette manière un peu étroite qu'il avait eu d'entretenir les contacts avec son père. Du fait de sa vie itinérante, son père n'avait eu, finalement, que de rares occasions de répondre à ses lettres, ne sachant pas toujours où lui adresser son courrier - ce dont il s'était plaint, une fois ou deux -. Alan ne pouvait pas prétendre qu'un fil s'était rompu entre son père et lui. Il ne pouvait pas non plus prétendre que s'était instauré un manque, qu'il n'aurait d'ailleurs pas su nommer avec précision. Mais seulement une distance s'était insinuée, qu'ils cherchaient à respecter l'un et l'autre, n'imaginant pas très bien ce que pourrait révéler de profond, d'intense ou de passionné une tentative de rapprochement mutuel, si jamais elle devait avoir lieu. Et Alan se prenait à imaginer qu'il en était toujours ainsi, entre un père et un fils ; qu'une sorte d'incommunicabilité des sentiments était inévitable et que la souffrance qui en découlait était, en de pareilles occasions, une constante inéluctable.

« Je suis content que tu sois venu », lui répondit simplement Alan.

Mais cette foule agitée, tout autour de lui, soudain le tourmentait et l'oppressait déjà. Il avait besoin d'air. Il serra quelques mains étrangères qui se tendaient vers lui, au hasard et comme à l'aveuglette. Puis il sortit précipitamment du hall pour aller s'isoler un peu.

*

*

*

Il connaissait les notes, le son de leur histoire
Et donnait à leurs jours sa tendresse d'ivoire.
Et sur sa table, il aimait à relire l'image
De ces paroles d'ombre aux musiques peu sages.

Il s'enfumait l'esprit d'une chose très pure
Et tendait jusqu'au ciel sa corde à la rupture.

Contes et Romans

En cet instant fragile, il jouait à merveille
Et se donnait aux jours inondés de soleil.

Ainsi il fécondait son arme journalière.
Son instrument docile, vaillant à la frontière.
Et ainsi racontait à nos sens désunis
Toute l'ombre immobile qui passe dans nos nuits.

Il racontait cela, suivant son sens inné
Jusqu'à trouver, parfois, son humble humilité.
En dépouillait le sens, alors, jusqu'à forger
Telle une récompense, sa propre nudité.

Il dépouillait ainsi, marchant par la vallée
Le son des bruits volages dont il avait rêvé.
Et puis, très endormi sous des notes d'été
Il allait se blottir contre sa destinée.

La nudité du musicien

*

*

*

Chapitre 17

La vie, sur le port, s'affairait doucement le long des quais de Cliff End, en ce dimanche matin, jour de marché... On entendait au loin les cloches de l'église qui tintaient sourdement : il était sept heures à peine et Rebecca, comme à l'accoutumée, allait, toute fringante et radieuse sous le soleil qui étincelait déjà, le long des trottoirs de la petit bourgade encore engourdie par la nuit. Elle passait devant les pubs aux devantures closes, à cette heure de pauvre affluence ; devant les épiceries fines, aussi, et les boutiques de bazar qui ouvraient leurs vantaux à la brise venue du large. Elle se dirigeait de son pas vif et décidé vers les étals qui se dressaient dans

Contes et Romans

l'air matinal, se garnissant à mesure, exubérants comme des tables de banquets, de nourritures diverses et d'aliments à apprêter. Comme des formes incomplètes qui, dans la fraîcheur d'une brume d'été qui se dissipait déjà, donnaient à la scène cette profondeur laiteuse qu'elle aimait à reconnaître...

Elle marchait maintenant sur les larges blocs qui formaient les bordures du quai, taillées dans un granit aux veines bleutées. Elle jetait, de part et d'autre, un œil attentif au déchargement des cargaisons de la pêche, lesquelles s'entassaient dans leurs paniers d'osier : contenant que l'on extirpait péniblement de la cale profonde des chalutiers qui tanguaient langoureusement, solidement amarrés, au gré des clapotis. De son regard expert, elle les comparait, à la volée, aux étalages déjà constitués qui rivalisaient avec eux, de l'autre côté de la rue pavée.

S'approvisionner pour ses besoins personnels, ceux de ses parents et du vieux professeur, était une tâche qu'elle accomplissait toujours avec entrain et conviction, tant elle adorait confiner sa personne dans l'univers calfeutré de la cuisine, pièce dont elle avait fini par faire son domaine de prédilection. Elle y trouvait matière à se valoriser elle-même, tout en contentant l'appétit d'autrui. Bien plus, en tous cas, qu'à manier le balai, la grande cuve à lessive en étain, l'aiguille munie de son fil à repriser, ou même le marteau et la pince. Elle avait décelé une approche similaire de la composition des lignes et des couleurs dans l'art d'élaborer un plat et dans celui de construire une nature morte ou une scène de marine tumultueuse. Et là, entre un gibier et un poisson, une volaille et des coquillages, les plats d'accompagnement et les entremets variés, elle se sentait tout naturellement à son aise.

C'était pour cela que Rebecca adorait arpenter cette tiédeur amicale du marché. L'agitation mesurée qui y régnait était comme un préalable aux festivités à venir, qu'elle pressentait déjà en voyant frémir, en pensée évidemment, telle sole dans son faitout, tel tourteau dans sa marmite brûlante ou tel faisan dans sa terrine vernissée. Elle préparerait des pâtés et conserves dans leurs hauts bocaux de verre, afin de les distribuer plus tard à droite ou à gauche, aux moments qu'elle jugerait opportuns. Et elle se délectait par avance de ces saveurs de légumes ébouillantés, ces pot-au-feu aux frémissements fumants, ces confitures intensément colorées qu'elle

Contes et Romans

écumerait dans leur large bassine de cuivre briquée de la veille. C'était un véritable rôle à tenir, et Rebecca le jouait à merveille.

Non que cela fût vécu par elle comme une absolue vocation de sa part, ce dévouement qu'elle consentait à autrui. C'était plutôt un état des choses qui existait depuis toujours, et il se devait donc de perdurer à travers sa personne. Mais elle n'aurait su dire exactement ni comment ni pourquoi cela devait être ainsi. Elle sentait seulement qu'elle en retirait une joie profonde et personnelle, mystérieuse et inexplicable. Son contentement était insaisissable, et peut-être même sans aucun fondement : mais il était tenace et durable, emplissant sa vie et ses journées d'un bonheur indicible. C'était cela - ce sentiment intime qui battait en elle - qu'elle aimait à proroger de la sorte en fréquentant les boutiques du port et les étals disséminés du marché hebdomadaire. Car à arpenter le port et son agitation paisible, lorsque les thoniers rentraient de leur campagne hauturière, les cales pleines à craquer de fraîches victuailles, elle sentait que naissait une communion secrète entre elle et l'univers, pourtant fort étroit, de sa petite bourgade. Dieu que ce sentiment qu'elle éprouvait au cœur était réconfortant !

Bien sûr, si cela avait été en son pouvoir, elle dépassionnerait toutes les tensions du monde et les multiples antagonismes qui l'agitaient. Elle donnerait à l'univers entier cette sérénité que chacun appelle de ses vœux. Mais elle savait pertinemment que cette attente d'une vie sans écueil ni menace, habitée par aucune arrière-pensée, n'était qu'une vague utopie, qu'une grossière extravagance de l'esprit. Une fois encore, elle constatait combien elle était prompte à laisser divaguer ses désirs ! Maintenant que les pots s'étendaient là, devant elle, sur cette petite étagère étroite du cellier, et que les gamelles en aluminium se remplissaient sous ses gestes précis, en prévision de la préparation des paniers de marchandises qu'elle se proposerait bientôt de distribuer alentour, il lui apparaissait clairement que toutes ces idées n'avaient pas grande importance à ses yeux. Sa mission était certes des plus modestes, mais elle l'accomplissait avec bonheur et délectation, l'esprit presque allégé, et c'était cela qui, seul, importait à ses yeux.

Il était presque midi lorsque Rebecca se présenta devant la petite église de pierres grises de Cliff End. La fin de la messe sonnait déjà à l'horloge du clocher et la petite communauté de paroissiens n'allait pas tarder à affluer au dehors, tout endimanchée. Elle y retrouverait ses parents,

Contes et Romans

affaiblis par l'âge, mais toujours fidèles au culte anglican que dispensait cet asile de paix. Elle les raccompagnerait lentement, d'un pas mesuré, jusqu'à la ferme familiale, perdue à l'autre extrémité du village. Mais pour l'heure, elle tenait fortement serré sous son bras un grand panier d'osier remplis à ras bord de bocaux et de récipients : toute la subsistance qu'elle avait préparée pour le vieux professeur. Comme cela était convenu entre eux de longue date, ils se retrouvaient là, chaque semaine, à la sortie de la messe, pour qu'elle lui abandonne les plats cuisinés et les aliments dont il avait besoin jusqu'à ce qu'elle puisse lui rendre à nouveau visite, au sein de sa grande maison juchée sur la falaise. C'était Rebecca qui lui avait proposé, un jour où elle se trouvait prise au dépourvue, d'opérer de la sorte. Cela évitait au vieux professeur d'avoir à se préoccuper de son quotidien, pour les périodes où elle ne pouvait assurer l'entretien de sa résidence, tout en lui garantissant l'acheminement de ses provisions. À force d'insistance et de féminine persuasion, elle avait fini par le convaincre du bien fondé de sa proposition.

Les fidèles commençaient à quitter l'édifice en une lente procession. Rebecca voyait briller, du fond du cœur de l'église, les vitraux hauts en couleurs récemment refaits à neuf et qui éclaboussaient de leurs teintes vives tout l'intérieur de la chapelle. Les paroissiens, par nature disciplinés, passaient un à un ou par petits groupes, devant elle, la saluant avec affabilité. Les hommes levaient prestement leurs chapeaux, dans un geste rempli de modestie et de courtoisie. Les femmes inclinaient la tête, le visage illuminé d'un radieux sourire. Ses parents arrivaient toujours parmi les derniers de la file, déjà un peu essoufflés d'avoir eu à traverser le jardin. Ils s'arrêtaient près de l'enclos de pierres maçonnées et s'accordaient là une première halte, s'asseyant sur le banc de pierre installé opportunément près du portillon. Et là, ils attendaient docilement que Rebecca et le vieux professeur se fussent rencontrés.

Car tous les dimanches, le vieux professeur se détournait quelques instants du tracé de la colonne des fidèles pour s'aller recueillir, seul et droit comme un épouvantail, devant l'une des dalles grises qui occupaient le carré d'herbe verte du cimetière. On pouvait présager, aussi, que c'était par souci de discrétion que le vieux professeur laissait ses congénères prendre les devants, afin qu'ils ne vissent pas l'échange de mains du panier. Mais Rebecca savait que la tombe en question était celle d'une femme. Une jeune

Contes et Romans

femme, juste âgée de trente ans à l'époque de son décès, d'après les dates qui figuraient sous le nom énigmatique que portait la stèle.

Elle ne connaissait rien de cette femme, n'ayant jamais entendu parler d'elle. Et sa curiosité était piquée au vif par le mystère que cette sépulture semblait véhiculer. Mais elle s'était bien abstenue, jusqu'à présent, et ce malgré les nombreuses circonstances qui s'étaient déjà offertes à elle, d'en effleurer le souvenir et de rien laisser paraître de sa curiosité au vieil homme, préférant laisser croire qu'elle conjecturait que le professeur agissait réellement par souci de retenue. Pourtant, elle sentait qu'il n'en était rien.

L'esprit attisé par le secret que semblait véhiculer cette tombe, elle avait fini par oser demander de quoi il retournait à son entourage. D'abord à sa mère qui, à sa grande surprise, resta muette sur le sujet. Alors, elle eut le courage de poser la question directement à son père. Celui-ci évoqua devant elle des événements confus : un accident survenu en mer, il y avait de cela plusieurs décennies ; accident dont, d'ailleurs, personne au village ne parlait plus, sans doute par respect pour la disparue. Mais il ne voulut pas en dire plus :

« Ce ne serait pas correct de ma part », avait-il seulement ajouté.

Rebecca était bien en peine de ne pas en savoir davantage. Aussi, en ce jour où l'été brillait radieusement au-dessus de leurs têtes, où le soleil irradiait la campagne de ses mille feux, où le calme serein du grand arc azuré lui paraissait être propice aux plus intimes confidences, elle s'enhardit, faisant comme glisser une remarque faite par négligence, en tendant vers son destinataire le panier à provisions.

« Une parente à vous, je suppose ? »

- Mademoiselle, je vous aime bien, et vous le savez, lui avait répondu sur un ton de récrimination appuyé le vieux professeur, tout en la regardant intensément au fond des yeux. Je sais que vous n'êtes pas une personne malintentionnée. Mais vous posez des questions qui sont bien indiscretes, si je puis me permettre. »

Ainsi, Rebecca n'en saurait-elle rien de plus, pour le moment tout au moins. Rien que ce nom gravé en lettres capitales sur la surface rêche de la pierre, déjà maculée de lichen. Comme si ce nom renfermait en son sein toute une identité terrestre à part entière : MARY TEMPLE, 1859-1890. Et

Contes et Romans

le mystère qu'il agita à la vue de tous, mystère déjà vieux de trente-six ans, désormais, resterait pour elle – et pour combien de temps encore ? se demandait-elle - comme enfoui dans les profondeurs de son enclos funéraire.

Chapitre 18

Le vieux professeur s'en était retourné, cahin-caha, vers le monticule où se prélassait sa belle et grande demeure, hors de portée des regards indiscrets. Sa forme vaste et accueillante l'attendait, tapie dans le recoin secret de la falaise, au bout de son replat invisible depuis la route. Seuls émergeaient, de loin, un angle discret de l'éminence sommitale du toit, ainsi que l'extrémité massive du haut conduit de la cheminée de briques rouges. Monter la route qui serpentait depuis le pied du village jusqu'aux flancs de la falaise était devenu un exercice délicat, pour le vieil homme, ce que compliquait d'autant l'augmentation récente du trafic automobile, le long de cette artère reliant la bourgade au reste du comté. Le dimanche, en particulier, vers cette heure de midi, alors qu'il s'en revenait de la messe, était devenu un moment de grand passage, du fait des allers et retours incessants occasionnés par les familles qui portaient profiter de la belle saison pour se regrouper autour de déjeuners conviviaux, dans le cadre de réunions champêtres.

Il était vrai aussi que la question malencontreuse que lui avait posée Rebecca - et qu'il savait, même s'il avait su donner le change, malgré tout, ne pas être si innocente que cela – lui trottait dans la tête. Cela faisait si longtemps déjà ! Mais l'événement qui y faisait référence avait été, dans le cours de sa vie, si délicat à vivre et si chargé de conséquences... Et il ne savait même pas mesurer, aujourd'hui encore, après plus de trente années écoulées, l'impact réel qu'il avait pu laisser dans l'esprit et le tempérament de tous les protagonistes de l'incident. Il était, décidément, dans cette vie, des choses qui sont bien lourdes à porter, se disait-il. Et comme il était difficile de s'en abstraire totalement, malgré tous les efforts qu'il avait fédérés pour en atténuer l'incidence ! Car c'était ainsi qu'il ressentait les choses, au fond de lui, en cet instant précis, au terme de cette vie passée à tenter d'en gommer les images, alors qu'il constatait, cependant, par l'entremise de telle ou telle attitude qu'il pouvait observer, de telle

Contes et Romans

remarque ou réaction inappropriée de la part de ses connaissances, que les blessures qui couvaient sous sa poitrine étaient si promptes à se réveiller. Était-il bon qu'il en soit ainsi ? Mais à lui seul il ne pouvait faire, aujourd'hui, que les choses fussent autres...

Alan était un si jeune garçon, lorsqu'ils s'étaient rencontrés. Et pourtant, déjà tellement doué ! Cela lui avait crevé les yeux dès la première seconde, à lui qui avait tant donné à son instrument pour savoir reconnaître d'instinct les rares personnalités animées de cette intelligence sensible et immédiate de la musique ; celles si naturellement précoces, car disposant de dons tout à fait hors du commun. Et Alan comptait parmi ces êtres-ci.

Lui était venu se produire dans la ville de Brighton, site célèbre de villégiature, à l'extrémité occidentale de l'East Sussex, au sud de l'Angleterre. À cette époque de sa vie, ses propres émoluments ne lui permettaient pas de se passer de dispenser son savoir aux aspirants musiciens. En ces temps-là en effet, seuls les artistes officiels des cours royales et impériales étaient susceptibles d'être appelés à donner des galas somptueux dans l'Europe entière. Pour sa part, il devait se contenter, afin de parfaire ses rétributions mensuelles, de petites prestations régulièrement exécutées en province, souvent dans des palaces de second ordre ou de petits casinos. Mais il devait les choisir à une journée de transport, tout au plus, de la capitale londonienne, où il continuait par ailleurs de professer. Aussi, lorsqu'à l'issue de la prestation qu'il donna, cette après-midi-là, au Brighton Pavilion, suite à l'invitation que lui avait gentiment faite la municipalité qui, depuis quelques années déjà, était devenue propriétaire de l'édifice, oui, lorsqu'on était venu l'avertir qu'un jeune couple souhaitait l'entretenir de l'avenir de leur enfant, il avait tout d'abord hésité. La démarche était d'usage et les sollicitations de ce genre par trop fréquentes. Mais il devait reprendre le train le soir même pour la capitale, et ne sachant pas très bien dans quelles conditions il pourrait rejoindre la gare, il craignit un moment être à court de temps pour bien les recevoir.

Mais une sorte d'élégante politesse, dont il ne savait se départir en aucune occasion, mêlée de cette pointe de curiosité qui maintenait son esprit aux aguets en toute circonstance, avait été finalement la plus forte. Il s'enquit prestement de savoir s'il pouvait disposer d'une petite pièce libre au sein de l'ancien palais de style exotique, afin de leur accorder en toute tranquillité la courte entrevue qu'ils sollicitaient. Et l'enfant fut vite planté

Contes et Romans

là, devant lui, droit et impassible, son instrument stoïquement posé au creux de son épaule.

En ces temps-là, Alan jouait encore du violon. C'était sa mère qui le lui avait appris, seule, grâce à un quart d'instrument qu'elle tenait, à ce qu'elle avait rapidement expliqué, de son grand-père. Mais ses connaissances limitées en matière de musique, avait-elle immédiatement précisé – elle-même jouait du piano pour son propre plaisir, depuis son adolescence – ne lui permettaient plus, semblait-il, de faire progresser utilement l'instruction de leur enfant, lequel présentait de réelles facilités, selon eux, pour la discipline.

Le discours était à peu de chose près identique aux autres sollicitations du genre et fut donc sans surprise pour le professeur. Ne restait donc plus qu'à auditionner l'intéressé. Et là, le miracle et l'enchantement se firent immédiatement jour aux oreilles du professeur. L'aplomb dont fit preuve le jeune garçon était incontestable. La cadence et la profondeur du toucher, impressionnantes pour un enfant de cet âge. Le modulé et la souplesse pointaient déjà sous l'interprétation à peine rude des jeunes doigts alertes qui s'agitaient sans effort. La petite pièce de musique était courte, sans prétention aucune, mais exécutée avec une agilité et une application qui démontraient toutes les capacités de concentration du jeune enfant. Il en fut aussitôt ébloui.

Ils étaient venus, avaient aussitôt ajouté les parents, depuis l'autre extrémité du comté, au-delà de Hastings, où ils habitaient. Mais ils souhaitaient, pour leur enfant, un professeur émérite. Et surtout, pour des raisons qu'il ne savait pas leur expliquer lui-même, Alan semblait être attiré par le son grave et suave du violoncelle, alors qu'il n'avait que sept ans ! L'expression d'une telle attente les laissait démunis. Raison pour laquelle ils souhaitaient vivement son conseil.

Le professeur, totalement pris au dépourvu par une situation qu'il n'avait jamais osé imaginer, ne sut comment les orienter valablement sur l'instant. Et comme il devait s'en retourner vers Londres dans l'immédiat, il resta un instant perplexe. Mais, ajouta-t-il aussitôt, il leur ferait parvenir, d'une manière ou d'une autre, une réponse très prochainement ; réponse qu'il espérait adaptée aux attentes légitimes que les parents du jeune prodige – il se souvint n'avoir pas hésité une seule seconde à prononcer ce mot, pourtant lourd de sous-entendus – venaient de lui exprimer.

Contes et Romans

Dans le train qui le ramenait vers Londres, le professeur sentit qu'il était inhabituellement agité. Trois mois plus tard, au début de la belle saison, il arrivait dans cette petite localité de Cliff End, qu'il ne connaissait pas. Afin de mieux découvrir l'endroit, il prit une chambre dans une modeste pension de famille, face au port de pêche, et entama sans tarder, avec son jeune virtuose en herbe, une semaine de cours particuliers, afin de mieux cerner les capacités et la personnalité de l'enfant. Sa patience et son attention étaient en tous points remarquables. Ses questions et observations toujours pertinentes. La communion entre eux semblait totale et acquise sans heurt. Que pouvait-il demander de mieux ?

Toutes les combinaisons envisageables se bousculèrent dans la tête du professeur. Les éminents collègues ne manquaient pas à Hastings, la ville toute proche, où un petit conservatoire produisait des résultats fort honorables. Mais cela s'avèrerait très vite insuffisant pour un talent comme celui d'Alan. Il pouvait aussi imaginer que les parents lui amèneraient l'enfant à Londres chaque semaine, pour une demi-journée de cours ; mais cela n'aurait-il pas été trop contraignant pour une personne encore si jeune ? Ainsi se résolut-il à proposer, pour une période d'essai – l'enfant aurait ainsi le temps de s'aguerrir, songea-t-il – de poursuivre cette formule de petites sessions d'une semaine données de loin en loin. Cela lui permettrait, à lui aussi, de venir se détendre à intervalles réguliers, loin de sa vie trépidante au cœur de la capitale anglaise, dans un environnement qui, bien vite, le conquit par son charme. Il se sentait si bien à Cliff End, et mesura rapidement combien ses petites escapades l'aidaient à se ressourcer lui-même et à ne pas perdre le fil de sa propre concentration. Il pouvait prendre le temps d'examiner avec calme et circonspection ses intentions musicales et d'étudier plus intensément les partitions qu'il emmenait avec lui, pour en parfaire l'exercice.

Au début de l'année suivante, la fréquence des leçons devant augmenter, afin de ne pas lasser l'attention de son jeune élève et pour son plus grand profit technique, le professeur se décida à organiser différemment son emploi du temps pour pouvoir être présent à Cliff End chaque week-end. Pour se faire, il loua à l'année les services de la petite pension de famille située non loin de la modeste habitation du couple. Alan venait le voir de plus en plus régulièrement : non pas uniquement pour recevoir ses leçons – il en était toujours à étudier avec avidité le violon –

Contes et Romans

mais aussi pour écouter des heures durant le professeur exécuter au violoncelle les morceaux qu'il se devait lui-même de travailler. Ce dernier en profitait pour enseigner à Alan les rudiments de la vie des grands compositeurs : qu'avait bien pu signifier la création de telle pièce particulière, pour son auteur ? Dans quel état d'esprit avait-elle été composée ? Et à l'aide quels moyens techniques ? Dans quelles conditions matérielles l'avait-il créée ? Et comment fut-elle perçue, dès la première audition, par le public qui l'avait découverte ? Puis, par la société toute entière ? Ces informations réjouissaient manifestement le jeune garçon qui, allant bientôt sur ses dix ans, commençait à emmagasiner ce savoir avec de plus en plus de facilité et une évidente jubilation. Et quand le vieux professeur y repensait, il ne pouvait s'empêcher d'admettre que cette époque avait été, pour lui aussi, une véritable bénédiction !

*

*

*

Écoute le foyer, écoute.

Écoute-le clore l'été.

La cendre couvrira tes doutes :

Son aile aurait-elle vibré ?

Voilà qu'une année a passé

Lorsqu'avec toi j'ai retracé

- ô résonance, ô douces gammes ! -

Cette heure tendre et surannée.

Car j'ai offert à tes vestales

Ta molle liberté fatale.

Et sous le couvert d'une flamme

Moi j'ai vu se lever

Toute l'amplitude d'une âme !

Le foyer

Contes et Romans

*

*

*

Chapitre 19

Lentement, Alan reprenait possession de cette ambiance un peu feutrée du Londres urbain et tentaculaire qu'il connaissait. L'enserrant comme une chaude pelisse, la ville était étincelante, lumineuse et tranquille tout à la fois. Industrielle et pourtant sécurisante. La Tamise coulait langoureusement entre les deux flancs apprêtés de ses quais affairés, telle une longue artère de sang boueux et ensoleillé, avant de s'élargir un peu vers l'est, comme le ferait un serpent ouvrant sa large gueule. La Tour de Londres, les jardins de Hyde Park - où était morte, noyée dans la Serpentine, la première épouse de Shelley - et une multitude de palais voluptueux entouraient le fleuve de leurs constructions bigarrées, entrecoupées d'espaces de respiration savamment entretenus, parmi lesquels on pouvait déambuler à loisir. La brique et la pierre, jaune ou blanche, selon la période de construction considérée, ainsi que la multiplication de pans d'immeubles et de devantures lourdement colorés, conféraient un aspect dense et resserré à tous les quartiers de la ville, même les plus huppés.

Pourtant, il se dégageait un sentiment plaisant à se fondre ainsi dans ce Londres agité. À côtoyer sa volonté de modernité et ses velléités de splendeur qui donnaient, bien malgré elle, une allure un peu hétéroclite à cette vaste agglomération. Mais, inexorablement, une profonde lourdeur empesait le charme de cette large cité, laquelle n'arrivait jamais à se défaire totalement de cette odeur tenace de saleté que traînaient derrière elles les fumées opaques, ni d'une certaine brume languissante, flottant continuellement à travers ses ruelles.

Pour toutes ces raisons, Alan, qui avait eu l'opportunité de s'imprégner des images radieuses que tant de capitales lui avaient offertes de par le monde, mesurait combien ce qui le rattachait à Londres ne se réduisait pas à son seul éclat, d'ailleurs un peu terne - il en convenait volontiers -, ni à son désir d'harmonie vaincu. Il considérait sur ce point que nombre de quartier fastueux de Paris, de Rome ou de l'ancienne Saint-

Contes et Romans

Pétersbourg, ou même, à leur façon nouvellement provocante, ceux de Boston ou de New York, étaient bien mieux lotis que la cité royale qui s'étalait devant lui. Mais une ville dont on peut prétendre qu'elle est sienne ne se remplace jamais tout à fait, dans le cœur de l'homme qui la chérit.

Alan voulait croire en l'existence d'un tel lien matériel qui l'unissait à cette capitale, si dense et si concentrée. Lien impalpable, certainement ; irrationnel, sans aucun doute ; mais irrémédiablement présent. Un lien qu'il pouvait croire charnel. Ou, à proprement parler, maternel... Car il savait pertinemment ce qu'il recherchait, dans cette confrontation qu'il tentait de renouer avec la grande agglomération londonienne : recréer cet espace mental et sensible à la fois, harmonique tout autant que psychologique, qui unissait un être à un autre être cher, leur permettant à chacun de se libérer mutuellement. Ce qui était escompté par lui : rien moins que leur accomplissement simultané, par l'entremise de la musique. Elle, en tant qu'être palpitant. Lui, en tant que musicien.

Se fondre dans la ville était donc vécu comme une nécessité vitale pour Alan. Mais il ne voulait certainement pas accorder une trop grande importance à cet état de fait. Aussi se contentait-il, pour commencer, de prendre le temps de flâner en son sein ; de humer les parterres de fleurs d'été, les senteurs des arbres séculaires, les odeurs d'humus se dégageant de leurs racines. Il se contentait de s'accommoder de cette relation quasi organique avec ce corps immatériel et évanescent... mais ô combien irréductible à son esprit ! Puis il tentait d'en rejeter les images aussi vite qu'elles lui étaient venues.

C'était cela qu'il ressentait profondément, une fois encore, alors qu'il se rendait au rendez-vous que lui avait signifié son impresario, dans les nouveaux locaux de la Columbia Records Company. Oui, il ressentait ceci comme un lien matriciel ; une liaison quasiment physique avec le corps charpenté de la ville qui grouillait autour de lui. Par ce battement instinctif, une pulsion partagée et une compréhension réciproque semblaient s'instaurer entre elle et lui. Il tenait sous le bras le journal qui contenait l'article, qu'il avait tout de suite jugé par trop dithyrambique, qui rapportait sa prestation de la veille. Avec les choses de son environnement immédiat, il attendait que s'échafaude une relation plus directe et pour ainsi dire tactile - c'est-à-dire plus subtile - que celle que lui offraient les mots maladroits de ses contemporains. C'était seulement grâce à ce lien

Contes et Romans

souterrain qu'il percevait véritablement que s'élaborait en lui son précieux sentiment de vivre. Et cela était vécu, dans l'esprit d'Alan, comme une largesse d'âme faite pour son plus grand profit.

Il fut accueilli dans le studio d'enregistrement avec une grande déférence. Tout de suite après lui avoir montré les locaux encombrés de pupitres où se produisaient d'ordinaire les artistes, on lui fit remarquer le tout nouveau système d'enregistrement dont était dotée l'officine. Il s'agissait d'une évolution très ingénieuse et moderne, brevetée par la marque américaine, qui alliait à la gravure mécanique traditionnelle du son un procédé de captation électrique du signal sonore, que l'on pouvait ensuite aisément graver sur les disques vinyles qu'il connaissait déjà. Ces explications paraissaient un peu sophistiquées pour l'esprit d'Alan, mais il fut sidéré, en même temps, voire un peu troublé, de pouvoir visualiser à travers elles la partie consistante du son. Elles lui permettaient de concevoir avec aisance comment on était devenu capables de donner une corporalité physique à la sensation brute qu'il éprouvait en jouant : celle-la même qu'il cherchait à transmettre à ses auditeurs. Un univers nouveau et confus s'ouvrait soudainement à son entendement, tout en refusant cependant d'atteindre entièrement à sa parfaite conceptualisation. Car ce qui troublait le plus l'esprit peu rationnel d'Alan, en tous cas dans ce domaine, était à n'en pas douter de s'apercevoir que le son le plus ténu pouvait prendre corps et forme dans la matière même, et ce directement sous ses yeux.

Cette prouesse lui rappelait l'impression désagréable que lui avait faite ce petit instrument dont la médecine moderne s'était récemment dotée, instrument qu'il avait jugé, pour sa part, d'une efficacité redoutable et que l'on appelait stéthoscope biauriculaire. Il consistait en une simple membrane montée sur une petite caisse de résonance en métal. Lorsqu'on venait à appliquer le dispositif sur la cage thoracique du patient, ou directement sur son abdomen, et que l'on écoutait ainsi les vibrations émises par l'intermédiaire de ses deux branches souples reliées aux oreilles du médecin, il était possible de révéler d'une manière extrêmement précise les bruits que faisait la respiration, tandis que l'air fluait à travers les poumons, ou bien d'étudier la façon dont le cœur battait lorsqu'il répartissait le sang à travers l'organisme. Il devenait, par exemple, à la portée de tout un chacun de suivre les différentes phases d'un développement fœtal dans l'utérus d'une mère rien que par l'intermédiaire des perceptions auditives. Que la science ait su, à l'aide de moyens

Contes et Romans

techniquement aussi rudimentaires, accéder aux mystères intrinsèques du fonctionnement physiologique des individus, cela lui semblait quasiment être de l'ordre de la sorcellerie. Or on abordait là, avec la domestication et la reproduction électrique des sons, des phénomènes qui lui apparaissaient du même ordre, se disait-il.

Pour reprendre l'image qui lui avait effleuré l'esprit en entrant dans le studio d'enregistrement quelques heures auparavant, il lui semblait qu'il touchait maintenant à la face proprement matricielle de la musique. Et que cet organe secret et quelque peu enténébré qui produisait la pensée humaine, organe qui se cachait d'ordinaire dans les replis intérieurs de la boîte crânienne des individus, se livrasse maintenant au grand jour, sans fausse honte ni réelle pudeur, était une révélation fondamentale, comme seules les permettaient les innovations technologiques produites par son siècle fertile. Mais avec elles, se demandait-il à lui-même, une barrière nouvelle ne risquait-elle pas de tomber ? L'homme, pris dans les filets d'une science qu'Alan qualifiait volontiers « d'anthropophage », n'en viendrait-il pas, un jour ou l'autre, à vouloir gommer, puis nier les spécificités mêmes des êtres, faits avant tout, selon lui, de ressentis et d'émotions ? Et cela, la partie émergente de son esprit semblait vouloir refuser spontanément de l'admettre, sous l'effet de quelque réticence de principe dont il ne percevait pas clairement la cause.

Cependant, la partie enfouie de son cerveau mesurait parfaitement, quant à elle, les gains et bienfaits que ces techniques nouvelles apporteraient immanquablement à l'humanité. Le son restitué était, certes, encore assez imparfait pour une oreille exercée et sensible comme la sienne. Mais il percevait la rapidité avec laquelle les progrès s'effectuaient. La restitution était plus limpide et affichait une plus grande amplitude que par le passé, comme on le lui avait aisément prouvé à l'aide de quelques échantillons sonores dont il apprécia les nuances. L'enjeu, lui expliquait-on enfin, n'était plus seulement le phonographe, appareil aussi élégant que miraculeux aux yeux des profanes, mais qui demeurait l'apanage des amateurs éclairés. Car – et cette information, cela allait de soi, devait rester à tout prix confidentielle – c'était à la création d'une société de diffusion radiophonique entièrement consacrée à la musique classique que la compagnie Columbia entendait s'attaquer dorénavant. Il paraissait évident, pour les ingénieurs qui étaient présents à l'entretien, que les deux activités - la première, purement artistique, et l'autre, entièrement technologique - iraient de pair désormais.

Contes et Romans

Et que leur réussite conjointe nécessiterait dorénavant le concours des artistes les plus doués.

Alan quitta les locaux de la Columbia Records Company à la fois dubitatif et l'esprit fort ravi. Car une certaine excitation, doublée d'une curiosité de bon aloi, le portait à considérer que l'avenir qui se profilait sous l'égide de telles avancées scientifiques ne pouvait être que merveilleux et rempli de surprises. Mais le doute subsistait en lui - qui était celui de voir l'artiste perdre peu à peu de sa spécificité humaine - et continuait de le hanter. Comment se positionnerait-il, en fin de compte, entre ces deux extrémités, qui commençait à s'entrechoquer en une série d'arguments discordants, dans le réceptacle de son être ? Malgré l'immense appréhension qui le gagnait, il savait pourtant, en son for intérieur, que le monde ancien qui l'avait façonné ne pourrait plus rivaliser avec les voies que traçait désormais l'avenir.

Chapitre 20

À grands renforts de délicatesse, de bonté et de prévenance, Rebecca avait patiemment ramené ses deux parents jusqu'à la porte de leur vieille bâtisse à moitié délabrée et aux toits couverts d'une mousse qui séchait dans la vive clarté du soleil. Tout au long du trajet, elle s'était demandé comment le vieux professeur avait réellement perçu sa remarque, près de la tombe : sa question avait-elle été à ce point désobligeante pour lui ? N'avaient-ils pas, l'un et l'autre, atteint un point de connivence où tout, entre eux, pouvait être échangé, en toute amitié et discrétion ? De son côté, en tous cas, elle l'avait cru possible. Mais la différence d'âge nécessitait toujours, manifestement – ou, à tout le moins, aux yeux du vieux professeur, cela restait une évidence - qu'une certaine distance fût préservée. Et donc, une certaine intimité, aussi... Dès lors, quel pouvait bien être l'état d'esprit du vieil homme à ce sujet, en cet instant précis, se demandait-elle ?

Pour sa part, le vieux professeur avait suivi la route habituelle qui serpentait vers la colline. Ses pensées, en effet, avaient été passablement troublées par la demande, qu'il avait d'emblée jugée inconvenante, formulée par son employée de maison. Mais il était bien forcé d'admettre, à

Contes et Romans

la réflexion, qu'elle avait réussi à ouvrir une brèche dans la carapace qu'il tentait de se construire à lui-même, jour après jour, pour se préserver du souvenir pesant que constituaient ces tristes événements. Et chemin faisant, il se remémorait le fil de ce temps désormais révolu qui avait suivi sa rencontre avec Alan et ses parents.

Les prestations s'étaient enchaînées, à la suite de celle de Brighton. En conséquence de quoi, les rentrées d'argent avaient été bonnes, pour le nouveau professeur d'Alan. En outre, il avait pu faire fructifier un petit pécule qui lui avait été octroyé par une grand-tante, disparue quelques années plus tôt. Et subitement, voilà que c'était son père, homme certes déjà âgé, qui était décédé. Il se trouva désormais plus à son aise, financièrement parlant, et pouvait entrevoir, pour l'avenir, des changements notables dans l'organisation de sa vie. C'est ainsi que sa décision avait été prise : il abandonnerait la capitale du Royaume-Uni pour venir s'installer durablement à Cliff End. Et qu'est-ce qui pourrait bien l'empêcher, d'ailleurs, d'agir de la sorte ? N'ayant plus de véritables craintes concernant la permanence de ses ressources, il envisageait fortement de créer sa propre institution, pour ses élèves musiciens confirmés, ceux-ci étant capables de se déplacer aisément depuis Londres. D'autant que la plupart de ces jeunes gens, devenus presque tous des adultes à cette époque de sa vie, réclamaient non plus des enseignements à l'heure, voire à la journée, mais plutôt des sessions de longue haleine et conçues à la carte, suivant les besoins et nécessités de chacun. Une communauté de perfectionnement musical pour virtuoses en herbe : voilà ce que son auditoire venait chercher auprès de lui, dorénavant ! Et cela réclamait une écoute particulière, qu'une mise en retrait du monde, dans un lieu calme et bienveillant, serein tout autant qu'accueillant, pouvait permettre de favoriser, jugea-t-il opportunément.

Il s'était trouvé qu'il avait pu acheter cette grande maison plutôt cossue, construite depuis quelques temps par un couple d'américains sur une hauteur de Cliff End, un peu à l'écart du village. Lui avait été ambassadeur des États-Unis en Grande-Bretagne, durant près de vingt ans, et l'on avait vivement souhaité son retour dans son pays, à ce moment de sa carrière. Comme le couple était d'un âge déjà avancé, ils n'envisageaient plus de revenir durablement dans les îles britanniques, mais seulement pour de courts séjours balnéaires, disaient-ils. Ils cédèrent donc volontiers la demeure à cet homme respectable, qu'ils avaient d'ailleurs eu l'occasion de rencontrer quelques fois, lors de prestations fort appréciées, et qui entendait

Contes et Romans

s'atteler à la noble cause de la formation de nouveaux talents. Tâche dont ils n'hésitèrent pas à cautionner le but en acceptant un prix de transaction notablement inférieur à la valeur réelle du bien qu'ils cédaient. Tout semblait aller pour le mieux dans la concrétisation des projets du professeur de musique. Ce qui, de plus – et ce n'était pas là la moindre de ses ambitions –, pouvait être à même d'assurer l'éclosion prochaine de son jeune protégé.

Ce fut ainsi qu'Alan devint l'élève le plus assidu du professeur de musique. Constamment entouré des meilleurs soins du maître et d'une communauté de jeunes musiciens, tous un peu plus âgés que lui, il progressa bien vite, dans tous les secteurs musicaux. Mais toujours avec un effacement méritoire, une délicatesse affirmée de sa personnalité et une simplicité déconcertante de sa façon d'être. Il gardait en toute circonstance sa réserve coutumière, comme une attention tendue vers la découverte du moindre détail qui manquait encore à sa connaissance musicale. Et avec cela, d'une gentillesse démesurée ! Ce qui ne l'empêchait pas de nourrir en son être une volonté féroce de réussir. Aussi, lorsqu'il se trouvait en société, jamais le professeur de musique n'omettait de souligner que cette réussite était la plus grande fierté de sa vie.

Cette expérience avait constitué, en effet, un succès partagé. Jusqu'à ce jour fatal dont toute son âme conservait la trace et la mémoire. Il en avait été brisé, sur le moment. Seule une cicatrice irréparable, avait-il pensé, pouvait, à terme, subsister d'un tel malheur. Un désert incommensurable, un véritable anéantissement. Un moment d'errance authentique s'était emparé du professeur de musique et de tous ses sens. Il se sentait incapable de la moindre réaction, du plus petit sursaut d'orgueil. Comment pourrait-il continuer d'assurer sa mission, à l'issue d'une pareille épreuve ? Toucher son violoncelle lui devint, de fait, proprement insupportable - oh, si Rebecca avait eu connaissance de cela, se disait-il, tandis qu'il achevait de gravir le dernier raidillon, avant d'entamer le faux plat de terre damée, comme il en serait malheureux ! -. Ses mains tremblaient de colère et d'impuissance : mais que pouvait-il faire de plus, désormais ? Ses yeux se mouillaient toujours en repensant à cette blessure que la catastrophe avait causée en lui. Et pourtant, il lui avait fallu apprendre à vivre avec...

Car il se devait, tout aussi bien, de tenter de conserver la meilleure tenue possible, tout au moins dans l'esprit de sauvegarder l'intégrité des jeunes gens dont il avait la charge. Il était responsable, et il en avait

Contes et Romans

pleinement conscience, de leur confort moral ; confort dont dépendaient, de toute évidence, leurs performances musicales et leurs avenir. Et ce qui l'étonna le plus, dans cette période particulièrement cruciale et douloureuse de leurs deux vies qui désormais devenaient conjointes, dorénavant liées l'une à l'autre, ce fut le remarquable aplomb avec lequel Alan avait réagi à ces circonstances funestes. Loin de se laisser abattre et de montrer qu'il était affecté par le décès de sa mère, Alan redoubla d'attention, d'application et d'efforts. Il vint de plus en plus régulièrement se réfugier auprès du professeur, sans pour autant montrer qu'il était à la recherche d'un quelconque réconfort. Il ne changea nullement d'attitude, minimisant à peine sa curiosité et son besoin essentiel de savoir. De ce jour-là, il fit des progrès encore plus fulgurants et tout à fait remarquables, à dire vrai ; mais sans exprimer un seul mot, ni déstabilisant ni même réprobateur. Ni regret, ni rancœur, ni faiblesse, ni expression de mal-être ne s'épancha de lui.

« Quelle puissance d'âme, avait été forcé d'admettre, pour lui-même, le professeur de musique - et il s'en souvenait encore - ! Comment un enfant pouvait-il lui en remontrer de la sorte, en de pareilles circonstances ? » C'était cela même qui l'avait fait tenir, lui, l'homme expérimenté ; cela, plus que toute autre chose, et il le savait bien.

En arrivant sur le pas de sa porte, le professeur aperçut, sans surprise aucune, que le journal du dimanche avait été déposé, comme à son ordinaire, sur la marche palière de sa belle demeure. Il était impeccablement replié et entouré de sa bande de papier de distribution. Arrivé à l'intérieur, et ayant déposé son lourd panier à provisions sur la banque de la cuisine, il se dirigea vers le grand salon ouvert de sa large baie vitrée et dont la vue plongeait profondément sur la mer. Le temps était beau et revigorant, une fois encore : d'une douceur égale et reposante. Il détailla tout d'abord les grands titres que contenait le journal, et qui s'étaient sur la première page, puis glissa rapidement jusqu'à la deuxième page intérieure, afin de s'intéresser aux notices des spectacles. Il y découvrit, émergeant clairement des articles éparpillés au gré des trois colonnes, l'annonce faite en lettres massives d'un événement artistique majeur. Dans le cadre prestigieux du Royal Albert Hall, il avait été donné d'entendre, à un parterre de personnalités des plus sélectes, le concert certainement le plus enchanteur qui ait été proposé en ce lieu de toute la décennie : la représentation qui avait marqué les retrouvailles du soliste Alan Temple avec son public londonien.

Contes et Romans

*

*

*

Embruns légers. Pierres et absence de vent.
Le courant ramène sa morne platitude.
Les pins s'élancent dans la ténèbre
Emplis du doux reflet de l'ombre.

Et la route s'illumine de bitume luisant.
Puis vient un escalier qui descend dans la mer.
La digue est éclairée de puissants feux d'éclairs.
Au loin, la frange épaisse des rivages clapote.

Lancettes du soleil sur les murs de papier peint :
La pièce s'illumine comme un œil.
La rétine s'inonde d'une grande richesse blonde.

Son calme battement s'enfonce dans le lointain.
Sur la plage, des points de mer s'agrippent aux éclats blancs
Sous un jour qui navigue au vent incertain.

Le calme est tangible dans cette fraîcheur qui cingle
Hors de toute agitation humaine. Toute fébrilité exclue.
Le calme s'épanche jusqu'à ce que, hauts dans le silence

Droits comme la soie inaccessible des couteaux
Les mâts aient accepté cette bénédiction laiteuse
Et floconneuse de la lumière !

Illumination au petit matin

*

*

*

Contes et Romans

Chapitre 21

Quelques jours plus tard, alors que Rebecca se présentait de nouveau chez le vieux professeur de musique, celui-ci lui enjoignit avec un empressement peu coutumier de monter à l'étage remettre en bon ordre la chambre qu'il réservait d'ordinaire à ses invités.

« Pourquoi donc, lui avait-elle demandé d'un air effronté, nous attendons de la visite ?

- Il se pourrait bien que oui », avait simplement prophétisé le vieux professeur, en faisant accompagner sa réponse de cette inflexion énigmatique de la voix : celle des jours où il ne souhaitait pas s'étendre sur les raisons de ses commandements.

De fait, il ne fut pas particulièrement loquace en cette circonstance-ci. Rebecca avait donc ressorti, sans broncher aucunement, les plumeaux, les chiffons, la serpillière, cette dernière accompagnée du seau qu'elle avait consciencieusement rempli d'une eau claire, et se mit à astiquer comme il se devait les moindres recoins de la chambre. Avec son application coutumière, elle agissait aux quatre coins de la pièce, sans pour autant avoir reçu d'explication qui la satisfasse. Plus tard, elle monta des draps propres et parfumés de lavande qu'elle disposa impeccablement sur le petit lit d'appoint, aux piètements finement torsadés ; lit resté vide depuis quelque temps déjà.

Personne, en effet, ne venait plus voir le vieux professeur de musique pour de longues périodes, désormais, comme cela avait été le cas à l'époque de sa superbe, car chacun savait que les échanges prolongés lui demandaient des efforts considérables de concentration et une lourde réflexion, ce qui lui était devenu pénible et quelque peu préjudiciable. On venait bien le saluer encore, de temps à autre, un peu par déférence il est vrai, depuis Londres surtout. Mais l'aller et le retour se faisant maintenant très aisément dans l'espace d'une seule journée, un entretien même passionné de quelques heures suffisait amplement à contenter la curiosité de ceux qui continuaient à lui rendre visite.

Rebecca s'étonnait donc de cette venue prochaine et impromptue que rien n'avait, semblait-il, préparée, tout en se mettant à brosser

Contes et Romans

soigneusement les rideaux et en tirant au cordeau les draps et la couverture, afin d'en marquer avec précision le pli du revers. Au-dessus d'elle, la lumière miroitait étrangement dans la chambre, celle-ci n'étant pas baignée directement par les rayons du soleil, mais seulement des reflets agités que renvoyaient vers elle les vaguelettes qui s'échouaient, en contrebas de la falaise, sur le rivage. Il y régnait une blondeur exquise, mais diffuse ; un peu timide, et comme gênée d'être là, ou même d'exister.

« Rebecca se pose de bien étranges questions », se disait-elle à part elle, comme pour détendre l'atmosphère qui s'était établie dans le profond silence de la maison, tandis qu'elle s'affairait toujours dans la chambre.

Dans un coin sombre de la pièce, une petite table, qui avait pu servir épisodiquement de bureau par le passé, avait été disposée. Des photos pendaient aux murs, dans l'angle sombre qu'elle occupait là, légèrement de biais vers le renfoncement ombreux. La chaise qui lui faisait face, à l'assise rembourrée et au dossier d'osier, avait le dos tourné vers la fenêtre.

« Toujours cette ambiance studieuse », se disait Rebecca. Puis elle astiqua consciencieusement le plateau de bois verni, ainsi que le dessus des cadres en bois de merisier qui contenaient des instantanés datant du début du siècle.

Ainsi n'avait-elle pas entendu, de prime abord, s'approcher d'elle le vieux professeur. Mais elle avait fini par sentir sa présence se faufiler derrière elle :

« Tous ces jeunes gens étalés sur les murs : c'étaient vos élèves... ? Ils devaient être très doués. Et celui-ci qui revient souvent : qui est-ce ? Il a l'air si doux et si réservé. Mais un peu triste à la fois... » questionna-t-elle sans se retourner, faisant mine de s'éloigner d'un pas pour accommoder son regard à la pénombre.

Le vieux professeur s'avança à son tour pour contempler ces images qui trônaient, tels des trophées de chasse, ou quelque chose d'équivoque de ce genre... Certes, il en avait été si fier, à l'époque ; mais à sa manière : c'est-à-dire toujours avec cette grande modestie qui l'habitait. Cependant, aujourd'hui que les choses avaient changé, de vagues pensées nostalgiques lui embrumaient l'esprit lorsqu'il contemplait de nouveau ces placides photographies, témoins d'un temps révolu.

Contes et Romans

« Oui, oui, c'est bien cela : c'étaient mes élèves. De charmantes équipées sont passées entre ces murs, en vérité. Tant de satisfactions m'ont été données, grâce à eux... Mais celui dont vous me parlez, vous ne le reconnaîtriez pas, aujourd'hui, je présume. Il a pris une telle étoffe, une telle envergure... C'est un talent remarquable ! Et d'une grande simplicité, avec ça. Son nom est Alan Temple, et il vient de rentrer à Londres, après deux années d'absence. Je pense que c'est lui qui nous rendra visite prochainement. Du moins, je l'espère.

- Cela devait faire un satané raffut, j'imagine, reprit Rebecca, après un moment de silence. Et vous faisiez cours dans le salon ?

- Dans le salon, sous la véranda, ou tout simplement dehors, dans le pré, quand le temps clair le permettait. Ensuite, chacun pouvait aller s'isoler là où bon lui semblait ou comme cela lui convenait, pour réviser un mode ou expérimenter une nouvelle approche, selon les conseils que je leur avais donnés. Ils s'éparpillaient ; et moi, je faisais le tour du propriétaire, si l'on peut dire...

- Et c'est vous qui nourrissiez tout ce beau monde ? Et le ménage et tout le reste ? J'ai du mal à imaginer ce que cela devait être !

- Ne plaisantez pas à mes dépens, chère mademoiselle. Non. J'engageais spécialement une cuisinière pour assurer les repas. Mais je tenais, par contre, à ce que le ménage, le rangement et les lits soient effectués par les pensionnaires eux-mêmes : histoire de maintenir une certaine notion de la discipline communautaire. Ce qui voulait dire, entre autres : de la rigueur dans la bonne humeur ; de l'entraide vis-à-vis d'autrui et du respect pour les temps de vie imposés en commun, autant que pour cette écoute effective préfigurant les moments de repli sur soi. Cela leur a été profitable, je le crois. Mais il faut dire que mes classes prenaient place essentiellement durant la belle saison, ce qui facilitait les choses, en vue de l'organisation d'une vie conviviale. Sauf, bien entendu, pour ce qui concerne les quelques rares enfants du village que j'avais en cours à l'année, comme Alan par exemple. Ceux-là ne se joignaient aux classes d'été que s'ils avaient vraiment envie de progresser.

- Cet Alan, il s'agit donc d'un enfant du pays, si je comprends bien. Pourtant, je ne crois pas avoir entendu parler de lui, jusqu'à présent. Et pourquoi cet air un peu triste ?

- Ah ça mademoiselle, c'est un secret de ma vie, et une grande douleur aussi. »

Contes et Romans

Et le professeur se souvenait à nouveau de ce drame dont personne ne parlait plus depuis bien longtemps déjà, dans le village, au point d'avoir manifestement préféré occulter le souvenir collectif de cet enfant prodige, pourtant si méritant et désormais auréolé d'honneurs. Bien évidemment, cette constatation tourmentait encore plus amèrement le cœur et l'esprit du vieil homme, dont la sensibilité, sur ce point, avait été tellement mise à mal durant des années.

Mais que pouvait-il y faire ? Il avait lui-même dépensé tant d'énergie à chasser les images néfastes qui hantaient son cerveau, et il ne souhaitait plus les réveiller, quoiqu'il arrivât de sa vie désormais. Aussi, cette conversation, une fois de plus, lui était un supplice intenable ; ce que, pourtant, il ne voulait pas dévoiler à Rebecca. Alors, il lui sourit à demi, quoique très faiblement, remarqua-t-elle, comme pour s'excuser de son silence à ce sujet ; et de garder pour lui les flashes qui lui rappelaient le beau jour de printemps qui s'était levé, sous le ciel bleuté de l'East-Sussex ; ainsi que la sortie en mer qui s'en était suivie, le long de la côte ; les pas posés maladroitement sur la grève et les paroles échangées sur un ton enjoué ; les canisses aussitôt étendues sur les galets grossiers, d'un air complice... L'à-pic de la falaise qui resplendissait au-dessus de leurs têtes, triomphant, pendant que s'organisait le repas frugal entre amis encore récents et qui cherchaient à mieux se connaître. L'ardeur du jour cuisant qui avançait avec les heures, le soleil au zénith. L'après-midi qui se déroulait comme un rêve léger parcourant la grève, suivi du désir, bientôt exprimé, de rentrer avant la marée montante. La petite barque amarrée qui flottait au gré du vent léger et les vaguelettes à peine agitées de la mer, que l'on croyait docile... Ah, que tout cela lui paraissait idyllique, parfois, dans son souvenir. Mais tout cela était pourtant si pénible à porter !

Lorsque le vieil homme se retourna pour redescendre vers le salon, sans même avoir ajouté une seule parole à son employée de maison, Rebecca s'aperçut que sa main, pourtant toujours si sûre à son âge avancé, tremblait légèrement et que son allure s'était imperceptiblement affaïssée sur elle-même, comme s'il s'était flétri en l'espace d'un instant. Elle vit disparaître avec lourdeur sa silhouette dans l'encadrement de la porte, comme si elle avait été absorbée par l'ombre avide du couloir. Puis elle l'entendit se mouvoir à pas lent et pesants sur les marches de l'escalier. Elle regardait à nouveau Alan, sa figure pâle et juvénile trônant impassiblement sur le vieux papier vernis de la photographie, et cette sensation subsistait en

Contes et Romans

elle que la tristesse dont semblait emprunt ce visage ardent devait bien avoir laissé une trace durable dans son âme d'adulte... Il ne pouvait d'ailleurs en être autrement : ce dont le vieux professeur, selon elle, devait avoir parfaitement conscience.

Chapitre 22

Alan avait annoncé à John qu'il souhaitait s'absenter quelques jours - une semaine tout au plus, disait-il - car il désirait s'en retourner à Cliff End, le théâtre de sa jeunesse. Et qu'ayant réfléchi là-bas sur les choix qui se présentaient à lui, il lui donnerait des réponses claires et précises sur les orientations futures de sa carrière au moment où il en reviendrait. Vœu que John respecta sans répliquer aucunement. Car il savait, par expérience, qu'il ne fallait jamais brusquer son ami dans sa démarche intellectuelle, ni en ce qui concernait ses prises de décision. Car elles finissaient toujours par arriver en temps et en heure, et comme à point nommé.

De plus, cela ressemblait fort, pour Alan, à une façon de faire le point sur son parcours personnel. Une sorte de retraite spirituelle ou de repli sur soi, en quelque sorte, et qui serait le bienvenu à ce moment crucial pour sa carrière. Ou, pour mieux dire les choses : cela ressemblait à une manière de se ressourcer, pensa John ; et ce au sens propre du terme « revenir aux sources ». Retrouver cet essentiel de la vie qui nous échappait à tous, quoi que l'on fit, d'ailleurs : même pour ceux qui paraissaient le mieux la maîtriser. Tandis qu'Alan, lui, paraissait posséder ce don miraculeux et ce privilège inégalable de réussir à construire sa vie autour d'une indépendance d'esprit tout à fait remarquable, ce que peu de gens parvenaient réellement à préserver en eux. Il fallait donc que John acceptât sans sourciller cette manière particulière de fonctionner de son ami, et qui faisait, au demeurant, ce que l'on admirait le plus en lui : cet alliage de sérénité et de force de caractère dont il avait su nourrir son art et son être dans leur entier.

Le trajet de retour vers Cliff End était passé, pour Alan, à l'allure de ses vaporeuses pensées : d'un seul trait, tel un éclair. Au terme de son périple, il avait retrouvé presque inchangée la petite gare de son enfance, bien qu'elle lui parût, de prime abord, un peu plus étroite que par le passé,

Contes et Romans

comme un costume exigü qui aurait un peu rétréci avec l'âge. Il revit avec joie les quais, détectant tout de suite l'odeur diffuse des embruns marins mêlés à la brise légère. Sorti de la petite cahute qui dispensait ses horaires ferroviaires et ses tickets de transport avec une bonhomie nonchalante, il embrassa le paysage, telle une bouffée d'air pur qui lui satura le cœur. C'était une libération tant espérée que de se retrouver au milieu de ce panorama qui l'avait vu grandir et se fortifier peu à peu ! Mais il ressentit, en même temps, une certaine gêne, peut-être même un début de malaise, l'esprit comme empesé d'une sorte de pressentiment.

Peut-être le sentiment qu'il ressentait à ce moment précis n'était-il dû qu'à la soudaine appréhension, qu'il jugea, à la réflexion, toute naturelle, de se retrouver enfin chez soi après un si long voyage ; mais sans être certain que ce chez soi vous reconnaîtrait ; qu'il vous réadopterait aussi aisément que le simple geste d'un clignement de cil, signe des retrouvailles instantanées. Des sensations contradictoires se faisaient-elles ainsi jour, dans l'esprit d'Alan ; et, fait inhabituel dans son attitude tout autant que marque inquiétante d'une hésitation peu courante de sa part, il ne sut définir clairement par où, en première intention, devaient le conduire ses premiers pas. Comme si le cœur d'Alan hésitait entre se retrouver entièrement lui-même ou bien découvrir avec surprise qu'une partie cachée de son être était devenue subrepticement inconnue à lui-même...

Ce fut pourtant vers le cimetière que son instinct lui commanda, finalement, de descendre en priorité. Aucune tierce personne, dans les environs, n'aurait compris qu'il ne se dirigeât pas vers la petite tombe sobre et propre de sa mère. Il y avait aussi, cachées un peu à l'écart, sur le flanc droit de l'église, les deux pierres tombales de ses quatre grands-parents, paternels et maternels, réunis presque côte à côte. N'était-ce pas pour eux, d'abord et avant tout, qu'il était revenu ? Pour entendre à nouveau sourdre le sang filial des êtres et des choses ; ainsi que pour sentir le courant de ces terres ancestrales battre dans ses veines ? Non qu'il attachât une importance démesurée à cette notion de lien du sang et de la terre. Mais il présageait, dans une même impulsion, combien leur abandon total conduirait à une absence irréfléchie de son être ; et combien tout cela pourrait entraîner d'errance et de désolation autour de lui ! C'était donc de ces sortes de moments privilégiés, et qu'il identifiait à du recueillement, que son âme devait se nourrir, si elle voulait s'accomplir à elle-même, pensa-t-il.

Contes et Romans

Bien sûr, lorsqu'il se retrouva devant la petite dalle gravée, Alan se remémora tout de suite tout ce qu'il avait ressenti en son for intérieur à la mort de sa mère. Tous les degrés d'un lent processus s'étaient engagés alors – il ne sut que plus tard que ce mouvement était ce que l'on nommait « le deuil » –. Et le premier d'entre eux consista, incontestablement, en ce qu'il décrivit, ultérieurement, comme de l'incompréhension. Comment, d'ailleurs, aurait-il pu être capable de concevoir cette absence aussi injustifiée, tandis qu'elle s'était imposée à lui avec tant de violence et de brutalité ? Car il n'était alors qu'un enfant – il n'avait que onze ans ! -. Et cette incompréhension se doubla vite d'une sorte de déni ; ou plutôt, d'une impossibilité totale de réaliser la terrible vérité concrète de cette absence. Un jour, sa mère n'était pas revenue : c'était là tout ce que son être fragile avait su comprendre du drame qu'on lui avait imposé.

Il était vrai, aussi, qu'on l'avait très soigneusement tenu écarté de cette tragédie en ne lui en parlant qu'à mots couverts et qu'en des termes évasifs, comme si on lui avait demandé de formuler tout seul ce que les adultes qui l'entouraient n'avaient eu ni la force ni le courage de lui exprimer. On lui cacha les circonstances précises de la disparition de sa mère, en le tenant étrangement éloigné de l'agitation qui avait pris place sur le port. Comme on le tint éloigné de la détresse qui s'était propagée, tel un feu d'étope, aux alentours, tandis que s'organisèrent les recherches alarmées ; puis, plus tard, le rapatriement du corps.

La conséquence de tout ceci fut qu'il dut se réinventer à lui-même toutes les scènes de ce drame *a posteriori*. Il dut se les reconstituer virtuellement, en son esprit encore fragile et vacillant : mais que cet effort fut lent et laborieux à se dessiner en lui ! Raison pour laquelle lui était resté si longtemps ce sentiment d'une vague incertitude, qui confinait à l'incrédulité. Comme s'il n'avait su accompagner la dématérialisation du corps et de l'esprit de l'être qui lui manquerait le plus au monde, ni la salutaire acceptation de cette cruelle défection, sans jamais s'avouer à lui-même la carence affective qui en découlait.

Une subite colère s'en était suivie, malgré tout. La colère extrême de ne plus sentir une chaleur auprès de lui, ni sa belle présence. Ni d'entendre sa voix rassurante l'encourager et le cajoler. De ne plus rencontrer sa silhouette d'or dans les contre-jours des couloirs de la petite maison côtière qu'ils habitaient alors, à cette époque bénie de leur vie

Contes et Romans

commune, à l'orée du port de Cliff End. Bien sûr, il avait ressenti tout cela ! Mais cette réalité exacerbée de sa colère avait très vite fait place, chez Alan, à un autre sentiment plus diffus, lequel consista, aussi loin qu'il put l'analyser en lui, en une sourde et confuse douleur, qu'il se devait pourtant de surmonter.

C'était cette brûlure profonde et insidieuse dont son corps se souvenait le mieux. Elle le travaillait souterrainement et le tourmentait à son insu. La plupart du temps, elle venait le tarauder avec lenteur et minutie, toujours nuitamment, tandis qu'il était plongé à l'intérieur du cocon sombre de son sommeil. Tandis qu'il pensait avoir, durant tout le jour éclatant, puisé dans cette splendeur rayonnante et solaire les moyens de sa reconstruction, il s'apercevait finalement que le mal redoublait chaque nuit et venait le ronger de sa tristesse corrosive. Et ce combat contre la nuit, contre ces cauchemars que lui apportait la nuit, dura si longtemps en lui et lui coûta tant d'énergie !

Mais ce fut, paradoxalement, ce combat même qui fut la source de sa rémission. Ce fut grâce à cette lutte sans répit que, sans conteste possible, il sut finalement surmonter son épreuve : celle d'avoir perdu si jeune les bases de son fondement. Mais s'il y parvint aussi complètement, lui semblait-il, ce fut indéniablement grâce à la confrontation quotidienne qu'il s'imposait avec la musique et aux douces caresses que prodiguèrent à son âme les sonorités si souvent répétées des mélodies auxquelles il s'était imposé de se mesurer. Ce fut cette ambiance affectueuse de se retrouver entouré de la saine compétition pour l'appriivoisement de la musique qui fabriqua pour lui, et au jour le jour, sa planche de salut. Ces formes de vastes comptines, devenues désormais ses berceuses maternelles – s'il pouvait l'exprimer ainsi –, constituaient le rituel qu'il devait se réciter à lui-même, chaque soir, afin de conforter ce sentiment intérieur de posséder, voire d'appartenir à la musique. Et son professeur semblait tellement avoir conscience de cela, de cette agitation qui le travaillait au plus fort de lui-même, tant il redoublait d'efforts et d'une évidente attention à son endroit. C'était cela – et cela seul, il en était certain aujourd'hui – qui avait su l'aider à se recréer lui-même. Et de ce temps chargé d'une émotion intense, il savait combien il resterait à jamais redevable à son professeur de musique d'avoir su susciter en lui cette saine renaissance au monde des sensations dépassionnées de son être.

Contes et Romans

*

*

*

Elle a dit à la nuit : « Tu es mon champ de blé. »

Elle a dit au soleil que l'étang a gelé.

Elle a dit au sourire qui fuit par la vallée

Que le temps a jauni. Que l'esprit est un gai

Polisson du dimanche. Et alors, sous le ciel

Son bras ankylosé s'est posé. Le sommeil

Au jugé est tombé et sa parcelle d'or

Et de lumière mauve alors s'en est allée.

Et elle dort ainsi. Elle dort désormais

Parmi les champs de blé, par les étangs gelés

Et qui hier encore de leurs vœux appelaient

La longue chaîne claire de ses belles pensées.

Elle dort et la nuit avec elle s'est levée.

Et qui, en un éclair, avec le vent si gai

Au loin, par les montagnes, au loin s'est éclipcée

Pour de nos rires vieux mieux pouvoir s'amuser.

Elle dort et la pluie alors s'en est mêlée.

Et son parfum de fleurs à la nuit a donné

Cette même ampleur vaine qu'ont les filles des prés

Lorsque le sécateur cisaille dans la haie.

La pluie s'en est mêlée - c'est un fait avéré -

Et qui, par sa douceur, a la noirceur gommée...

Et plus de champ ni plus de blé, ô grand jamais !

Ne sont réapparus. N'ont plus jamais grisé

Ces journées aux saveurs dont tu savais parler.

Ni tout ce vain bonheur dont la nuit s'est jouée.

Elle a dit à la nuit

*

*

*

Contes et Romans

Chapitre 23

Le soir s'était appesanti, dans l'entourage de la grande maison. Dans le salon, la lumière sombre du crépuscule commençait à se lover, tel un serpent se tapissant dans le ventre creux et onctueux de son terrier. La maison paraissait calme et silencieuse, comme habitée de rien, ou plus exactement du vide de toute une vie. Pas un seul mouvement ou geste ne se percevait, dans cette demi-pénombre. Pas un seul halo de lumière non plus. Pas un souffle de respiration... Ou presque.

Le vieux professeur était calé dans son canapé de cuir brun aux accoudoirs usés. Le dos tourné à la grande bibliothèque où reluisaient les ors tranquilles de ses livres somptueusement reliés. Le dos pour ainsi dire tourné à cette grande compilation de toute une existence d'érudition et de labeur, qui s'étendait paisiblement derrière lui : des rayonnages entiers où se côtoyaient les plus illustres partitions, ainsi que les nouveautés les plus téméraires des siècles qui l'avaient précédé. Où se répondaient de loin en loin, dans le calme et la nébuleuse opacité du soir, les biographies des compositeurs les plus célèbres, des chefs d'orchestre les plus intrépides, ou des solistes les plus novateurs. Leurs écrits intimes, leurs mémoires insidieuses, leurs confessions mitigées, leurs paroles péremptoires : tout cela s'étalait là, dans les rayonnages de sa bibliothèque. Tout était inscrit dans ces pages lumineuses ou à la tonalité plus qu'équivoque. Noir sur blanc, tous leurs espoirs de fantoches ; noir sur blanc, leurs premiers pas tremblants dans le monde frivole des salles de concerts ; noir sur blanc, leurs querelles d'egos exacerbés, et toutes leurs vanités honteuses ; leurs combats désespérés, aussi, pour obtenir la reconnaissance de leurs pairs ; ainsi que, parfois, cette violente expression de leurs doutes ravageurs...

Tout cela, le vieux professeur le connaissait par cœur, désormais. Il avait fait sienne, et depuis belle lurette, cette grande tourmente du monde qui avait valu à l'humanité tout entière tant de chefs-d'œuvre ingénieux et, à ses contemporains, tant d'éternelles passions. Mais les souvenirs du vieux professeur ne le portaient pas de ce côté-ci de sa mémoire. Il faisait de plus en plus sombre, autour de lui, et bien que les heures continuassent de s'égrener doucement sous l'habitable vide du ciel, il n'avait pas encore eu la force ni le courage de se lever pour aller allumer la lumière tamisée de la

Contes et Romans

pièce. Ses pensées divaguaient en d'autres lieux et par d'autres temps, dans une sorte de conglomerat diffus. Elles l'emmenaient au loin ; bien plus loin que ce salon aux allures confortables, mais pourtant désuet : sur cette mer qu'il caressait du regard depuis tant d'années. Bien loin de ce petit coin de terre qui fut son écrin quotidien, sa joie bienfaitrice et son cocon salubre, depuis le jour de son arrivée à Cliff End, où sa vie s'était finalement construite un peu malgré lui (et pour s'y déchirer). Mais aussi et surtout, là où elle s'était réalisée, grâce à ce travail acharné qu'il avait entièrement dédié à autrui. Et comme un gage donné en retour de cette ardeur, elle avait pu se concrétiser, finalement, grâce à cet entourage des êtres qui l'avaient enveloppé de leurs doucereuses présences. Tout devoir au support de la vie : c'était là une sentence dont il percevait le poids – cet immense fardeau : son bien-fondé, tout autant que son austère réalité se révélant à lui pleinement, en cette unique minute de sa solitude - mais qui, alors qu'il était parvenu à cette extrémité de la vie où il se trouvait englué maintenant, lui semblait bien paradoxale...

Ainsi voyageait-il dans ses pensées, perdu sur l'océan de ses langoureuses rêveries. Autrefois, alors qu'il n'était qu'un simple marin fraîchement enrôlé dans la marine royale anglaise, musicien affecté aux fastes des parades de l'amirauté, il avait doublé quelques caps prestigieux et sillonné des mers redoutables. Il avait joué un temps, intégré au sein de la fanfare de son bataillon, des partitions de bals faciles et des marches militaires ronflantes. Puis, plus tard, rendu à la vie civile, il avait, pour un temps, rejoint un petit orchestre qui se produisait d'hôtel en hôtel, sur une île oubliée des Caraïbes. Mais comme lui paraissaient lointains et sombres ces souvenirs anciens, datant du temps de son entrée dans l'aventure des destinées humaines !

Non : ce qui lui occupait totalement l'esprit, en cette soirée qui avançait vers son infinie petitesse, c'était ces images qu'avait ravivées en lui la scénette qui s'était jouée dans la petite chambre d'appoint, à l'étage de la maison, et qui avait abouti aux questions pour le moins irrévérencieuses posées par Rebecca. Ce n'était pourtant pas la première fois qu'il devait s'en accommoder, faisant siennes ses interrogations impertinentes, tout en tentant d'apprivoiser en son esprit les images inévitables qu'elles avaient engendrées en lui. De fait, il s'était laissé imprégner jusqu'au plus profond de sa chair, dans sa propre moelle épinière, de ces images récurrentes. Mais il sentait aussi, ce soir, qu'une pesanteur supplémentaire s'installait en elles,

Contes et Romans

tandis que le crépuscule tombait irrémédiablement sur ses épaules. Il sentait combien sa respiration était plus courte et saccadée que d'habitude, aussi ; combien elle devenait plus opprimée par la noirceur du soir qui finissait de ployer dans le ciel, du fait que la nuit s'intensifiait tout autour de lui. Il sentait que, parmi tous les doutes et les reproches qui l'assaillaient encore, il subsistait une question plus souterraine et plus rétive que les autres, et qui le hantait toujours. Une question bien plus fondamentale à ses yeux que toutes les autres, mais qu'il ne s'était jamais réellement énoncé à lui-même. Et cette question restait, pour cette raison même, comme irrésolue, dans l'épaisseur transie de son âme... Comme en suspens dans le temps, tel un fil qui manquerait à cette toile enchevêtrée qui le reliait à la myriade de ses pensées éparpillées, mais qui cherchait, inéluctablement, à le maintenir fermement lié à son passé. Et avec elle, il sentait toute l'immense gravité de ce passé qui se penchait à nouveau sur lui, comme pour l'oppresser.

Cette irrésolution inexprimée s'était subitement réveillée alors que résonnaient à ses oreilles les coups de semonce portés par les interrogations de Rebecca. Mais il en saisissait maintenant, et avec quelle véhémence d'ailleurs, toute la soudaine nécessité ! Et avec quelle clarté, aussi, et quelle évidence, certainement, en entrevoyait-il la sublime transparence ! Car il devait se l'admettre à lui-même : à cette époque douloureuse de l'accident, n'avait-il jamais éprouvé aucun autre sentiment que de la simple admiration pour cette femme ?

Elle qui avait agi dans son voisinage avec tant de naturel et de simplicité. Avec tant de facilité, aussi, que l'espace et le temps semblaient avoir coulé de source auprès de sa présence. La douceur merveilleuse de sa persuasion, lorsqu'elle s'adressait à Alan, lui paraissait, encore aujourd'hui, malgré la distance et alors qu'il la revoyait en songe, proprement angélique. Tandis que plus d'un quart de siècle avait passé depuis ces événements tragiques qui l'avaient meurtri à jamais, était-il concevable qu'il en soit encore touché à ce point ? Que son cœur en soit autant affaibli ? Il présageait que oui, étant donné que cette manière d'être qu'il avait lue en elle, cette force apaisante qu'il avait éprouvée auprès d'elle, il les avait retrouvées maintes et maintes fois dans l'attitude rayonnante, quoique réservée, d'Alan. C'était cette contradiction apparente qu'il ressentait toujours, avec autant de vigueur et d'émotion, à trente ans de distance, aujourd'hui encore. Car là résidait le secret fondateur, pensait-il, de cette puissance que dégageait la personnalité entière, mais qui pour lui restait

Contes et Romans

énigmatique, d'Alan : une énergie spontanée héritée de sa mère et qui l'avait porté au lieu ultime de la connaissance de son être et des choses. Une limpidité de vivre, comme une réponse donnée à ce monde altéré et que lui, modeste professeur, s'était fait un devoir de chercher à cultiver en lui. Comme un hommage ultime donné à une absente...

Tout cela occupait les pensées sombres du vieux professeur tandis que la nuit continuait de progresser avec vigueur. Il se leva enfin, un peu péniblement, vacillant sur ses deux jambes, pour aller allumer la lumière d'appoint de la pièce. Il prit son instrument chéri entre ses deux mains tremblantes, puis vint s'installer devant son pupitre. Sur celui-ci, se trouvaient deux pages largement ouvertes d'une partition magistrale de Purcell, qu'il adorait. S'étant mis à jouer instinctivement, il sentait cependant qu'une faiblesse insidieuse gagnait peu à peu son doigté d'ordinaire si puissant, engourdissant chaque phalange sollicitée, jusqu'à venir déstabiliser imperceptiblement la pureté habituelle de sa prestation. Et puis, nul public n'était présent, à cette heure, pour l'écouter jouer. Nulle oreille attentive pour entendre cette sublime transparence de la musique qui montait vers le plafond intangible de la pièce. Pour qui, se demanda-t-il soudain, jouait-il vraiment ? Était-ce réellement pour lui-même ? Ou bien était-ce pour apaiser son cœur blessé, autrefois brisé, et l'âme troublée qui en était résultée, que ces notes résonnaient encore dans le noir ? La musique avait-elle été vraiment son alliée, durant toutes ces années de conflit intérieur et d'errance ? Ou n'avait-elle jamais contribué, durant ces temps interminables où elle avait semblé l'habiter, qu'à ce qu'il s'abusât lui-même ?

Il regarda la surface frétilante de la mer, qu'il ne distinguait plus que grâce à quelques reflets épars et tranchants projetés vers la pièce, comme le feraient des éclats de brasure et d'argent, depuis la lune qui se levait des collines toutes proches. L'œil perçant d'un phare s'allumait au fond du panorama, par à-coups, caressant les formes souples et féminines des vagues qui ondulaient langoureusement en se rapprochant du rivage. Tout son univers s'étalait là, devant ses yeux emplis de larmes et de tristesse, tandis que, derrière lui, très silencieusement, il sentait sa bibliothèque d'acajou se mettre à vibrer de nouveau, sous cet œil inquisiteur du phare qui venait l'illuminer par intermittence et la remplir d'ombres inquiétantes. Et il perçut alors, et avec un réel effroi, combien cette nuit-ci le gagnait lui aussi : elle qui s'apaisait si doucement, d'ordinaire, sous

Contes et Romans

l'effet des mesures transcrites de ces œuvres dociles dont il aimait à s'inspirer. Ces partitions lui réchauffaient l'esprit : elles qui avaient été produites en un siècle dorénavant achevé et si sûrement remplies d'une tonique vigueur, et de cet esprit ineffable de liberté qui avait habité l'un des plus grands compositeurs du baroque anglais. Un lyrisme sans égal se dégageait avec force et clarté de ces notes malléables qu'il triturerait avec justesse, sévérité et application, pour qu'elles viennent se mêler intimement à la nuit ténébreuse qui, peu à peu, l'envahissait.

*

*

*

(Fin de la deuxième partie)